

## LE CHASSEUR DE L'AMÉRIQUE DU NORD.

Tom Cooper présentait le type parfait du trapper (1). Une figure belle, bien que brunie par l'intempérie des saisons; une taille élégante et vigoureuse; l'air résolu; fort, infatigable et excellent tireur. Pendant plusieurs années, il vécut errant de côté et d'autre, comme les animaux qu'il chassait, John Wilton, un des fermiers qui le connaissaient ne fut pas peu surpris de le voir revenir un jour, accompagné d'une jeune et jolie femme, nommée Suzanne, s'établir à trois milles de distance de son habitation; parmi les femmes de la ferme, quelques-unes plainquirent la pauvre jeune créature qui allait avoir à mener une vie si solitaire; tandis que d'autres disaient: « Puisqu'elle a été assez sotte pour l'épouser... après tout! c'est son affaire. »

Pendant quelque temps, Tom resta chez lui à travailler afin de rendre plus confortable la vieille cabane qu'il avait choisie pour sa résidence. Tout autour, il dégarnit d'arbres un petit espace de terrain, et sa femme espéra qu'il se fixerait tranquillement auprès d'elle, comme un squatter (2). Mais ces visions de bonheur s'évanouirent bientôt... dès qu'il eut terminé ses travaux, Tom reprit ses habitudes errantes; souvent il s'absentait pendant des semaines entières, laissant Suzanne seule, mais non sans protection, car depuis qu'il était marié, le vieux Néron, son chien de chasse favori, restait avec elle, comme son gardien. C'était un noble animal, de race croisée du limier et du grand lévrier écossais, chassant un Indien comme un daim ou un ours, « preuve, disait Tom, que ces Indiens sont une es-

pèce d'animaux; sans cela, pourquoi ce chien les chasserait-il tout naturellement, lui qui ne fait pas attention aux blancs?

Environ deux ans après leur mariage, Suzanne fut réveillée par un grand bruit du dehors, suivi des sours aboiements de Néron. Elle se rappela cependant l'avoir renfermé la veille comme à l'ordinaire. Supposant qu'il avait senti un loup ou un ours rôder autour de la cabane et s'était échappé pour courir à sa poursuite, elle fit peu d'attention à cette circonstance. Mais un instant après, elle entendit un cri de femme au désespoir. Sauter à bas de son lit, jeter sur elle quelques vêtements, et s'élancer hors de la cabane, fut l'affaire d'un instant. Elle appela: « Néron! Néron! » et le vit revenir en bondissant; mais à mesure qu'il approchait, elle remarqua qu'il portait dans sa gueule quelque chose de brun qui ressemblait à un enfant; elle sentit un frisson parcourir tous ses membres. Mais Suzanne était fille d'un chasseur; elle avait appris à vaincre la timidité de son caractère. Par un puissant effort de volonté, elle venait de reprendre sa présence d'esprit, quand Néron laissa tomber à ses pieds un petit enfant indien, âgé de trois à quatre ans. Elle se pencha sur lui... il restait immobile et sans voix; elle posa la main sur sa petite poitrine nue... son cœur avait cessé de battre... il était mort!... Le corps était intact, mais les profondes empreintes des crocs du chien se voyaient sur son cou... Le vieux Néron se tenait là, ses grands yeux brillants fixés sur le visage de sa maîtresse, comme s'il eût attendu des éloges pour ce qu'il venait de faire; Suzanne le repoussa violemment, et le terrible animal, revint, en se traînant humblement, auprès de sa maîtresse, tandis qu'elle emportait le petit corps mort dans sa cabane, et le déposait sur son lit.

(1) Du chasseur, de l'homme errant.

(2) Un cultivateur.



Puis, après avoir attaché solidement Néron, le jour étant venu, Suzanne, le cœur serré, commença à examiner le sol autour de la cabane. En plusieurs endroits elle remarqua l'empreinte de deux petits pieds chaussés de mocassins... mais ce n'étaient pas des pieds d'enfant, et les traces profondément enfoncées, différaient sous ce rapport de celles que laissent ordinairement les pas légers et élastiques des squaws (1). Suzanne conclut que la mère portait son enfant, quand elle avait été attaquée par le chien. Rien n'indiquait pourquoi elle était venue si près de la cabane, où elle avait été probablement attirée par l'espoir de quelque larcin. La femme du chasseur n'osa pas trop s'éloigner, dans la crainte qu'une troupe d'Indiens ne se trouvât dans le voisinage. Elle revint tristement à la cabane, barricada la fenêtre, que, dans son élan, le vigoureux animal avait mise en pièces; puis elle alla creuser une fosse, et y déposa le petit Indien.

Tom revint le lendemain. « Suzanne, lui répondit-il quand il eut entendu son triste récit, je regrette que vous ayez enterré cet enfant, la squaw reviendra chercher le corps, et il est dommage que la pauvre créature soit ainsi désappointée.

— Que pensez-vous qui l'ait attirée par ici? Je n'ai jamais su qu'une squaw indienne fût venue si près de la cabane. »

A cette question, elle crut voir le front de son mari s'assombrir. Il ne répondit pas; et comme elle insistait, il dit d'un ton colére: « Comment le saurais-je? Il vaudrait autant demander les raisons d'un ours que celles d'un Indien. »

Tom ne resta chez lui que le temps nécessaire pour raccommoder la fenêtre que Néron avait brisée, et planter un champ de maïs; puis il partit pour une nouvelle expédition, disant à Suzanne de ne pas l'attendre avant un mois. « Si cette squaw

revenait, ajouta-t-il, comme il est probable, mettez dehors, à la portée de cette pauvre créature, ce que vous pourrez avoir de trop en provisions. »

Suzanne fut surprise de l'intérêt que son mari prenait à cette femme. C'est qu'elle ne savait pas que, dans sa dernière expédition, un jour, comme il cachait des peaux qu'il se proposait de venir reprendre, il avait aperçu un Indien qui l'épiait, et l'avait tué d'un coup de fusil, sans plus de pitié qu'il en aurait eu pour un loup. Quand il vint reprendre ses peaux le corps de l'Indien n'y était plus; mais sur le sol mou et humide, Tom avait remarqué les traces des pieds d'une squaw indienne, et à côté celles d'un petit enfant. Alors il se représenta la douleur de la pauvre veuve qui n'avait plus personne pour fournir à son existence, il fut fâché de l'action qu'il avait commise, et maintenant qu'il se sentait encore la cause qu'elle eût perdu son enfant, il s'était mis à réfléchir que le même Dieu avait créé l'homme rouge et l'homme blanc; il songea aux nombreux Indiens que sa carabine avait envoyés, avant le temps, à leur heureux pays de chasse, pour lequel, peut-être, ils étaient mieux préparés que lui ne l'était pour le paradis des chrétiens... et, dans cette disposition d'esprit, il était bien aise de se retrouver seul avec sa carabine et ses chiens.

Peu de jours après le départ de Tom, Suzanne était assise un soir et travaillait, lorsqu'elle entendit gratter et gémir à la porte de la cabane. Néron, qui était à côté d'elle, ne témoignait aucun signe de colère, elle enleva sans crainte les barres qui fermaient la porte, et vit, à son grand étonnement, les deux chiens que son mari avait emmenés, harassés de fatigue et couverts de boue. Elle pensa d'abord que Tom avait peut-être tué un daim dans le voisinage, et revenait pour lui apporter de la venaison nouvelle; elle attendit... mais il ne vint pas... Qu'était-il devenu?

(1) Nom de la femme chez les Indiens.



Une horrible pensée lui traversa l'esprit... dans son effroi, elle sortit de la cabane en courant, et, pâle, tremblante, les cheveux épars, elle arriva à la ferme du plus proche squatter. John Wilton et ses trois fils revenaient des clairières, elle expliqua au fermier la cause de sa douleur, et le supplia de l'aider à la recherche de son mari. Le père se fit suivre de deux de ses fils, Richard et Édouard, tous montèrent aussitôt à cheval et prièrent Suzanne de rentrer chez elle, lui demandant Néron pour les guider dans leurs recherches; mais elle leur répondit que Néron ne suivrait que sa maîtresse, et qu'étant fille et femme de chasseur, elle partagerait leurs fatigues, s'ils voulaient lui prêter un cheval.

La petite troupe, munie de haches pour se frayer un passage à travers les bois, portant du pain, de la viande fumée et de l'eau-de-vie, se dirigea d'abord vers la demeure de Tom Cooper; là, mettant pied à terre, et conduisant, par la bride, leurs chevaux à travers la forêt, ils suivirent les traces comme pouvaient seuls le faire des hommes accoutumés à la vie sauvage. La nuit venue, ils se couchèrent sur le sol, et se couvrirent de leurs manteaux de peaux d'ours; ils avaient préparé pour Suzanne un lit de feuilles sèches, mais elle refusa de l'occuper, disant que c'était son devoir de supporter les mêmes fatigues que ses généreux voisins. En effet, bien que son corps fût délicat et frêle, elle ne paraissait pas éprouver de lassitude; toute son âme semblait absorbée dans une seule idée: le désir de retrouver le corps de son mari; car dès le principe, elle avait abandonné l'espoir de le revoir vivant. Le lendemain matin, de bonne heure, ils étaient encore sur les traces du chasseur; vers midi, comme ils traversaient un petit ruisseau, le chien partit tout à coup en bondissant, et se perdit dans un taillis qui se trouvait au delà. Ils pensèrent d'abord que, peut-être, Néron avait rencontré la piste d'un daim ou d'un loup; mais un long hurlement plaintif leur

eut bientôt appris la triste vérité!... En effet, ils le trouvèrent couché sur son maître percé au cœur par une flèche indienne.

Le meurtrier avait craint apparemment d'approcher à cause des chiens, car le corps était resté comme il était tombé; on n'avait même pas pris sa carabine.

On ne put découvrir aucun indice d'Indien, sauf l'empreinte de deux petits pieds que l'on déclara être ceux d'une squaw. Suzanne ne témoigna pas de douleur à la vue du corps; elle conserva le même calme forcé. Le vieux Wilton resta avec elle pour emporter le corps de son mari bien-aimé, et, pour le venger, les deux frères partirent en suivant la direction des traces, qui les conduisirent bientôt dans la prairie où il était facile de les remarquer sur l'herbe haute et épaisse; ils purent continuer jusqu'au soir leur course à cheval; le lendemain matin, au point du jour, elles les guidèrent jusqu'au bord d'un courant d'eau, large, mais peu profond. Là, ils virent les restes d'un feu. Édouard fourra sa main dans les cendres, elles étaient encore chaudes.

Ils traversèrent la rivière, et sur le sable mou de la rive opposée retrouvèrent encore les traces des petits pieds; mais leur embarras commença, car, par un de ces terribles incendies si communs dans les prairies, les grandes herbes avaient été depuis peu consumées, et, à leur place, croissait déjà une petite herbe fine sur laquelle l'œil même d'un Indien n'aurait pu rien observer. Ils allaient abandonner leur poursuite, quand Richard appela sur Néron l'attention de son frère. Le chien avait, de lui-même, laissé sa maîtresse pour les accompagner, comme s'il eût compris ce que maintenant ils voulaient faire. Il courait çà et là, le nez à terre, comme s'il eût cherché à retrouver une piste. Édouard se moqua de son frère et lui montra les traces d'un ours qui était venu boire à la rivière. Enfin il consentit à suivre Néron, dont la marche



augmentait graduellement de vitesse; jusqu'à ce que, arrivé à un endroit où l'herbe avait poussé plus haute et plus épaisse, il leva le nez, poussa un fort aboiement et partit d'un train si furieux que, tout bien montés qu'ils étaient, les jeunes gens avaient grand'peine à le suivre. Il les eut bientôt amenés sur la lisière d'une autre forêt, où, voyant l'impossibilité d'y conduire leurs chevaux, ils les attachèrent à un arbre et continuèrent à pied leur chemin. Ils avaient perdu le chien de vue, mais ils entendaient de temps en temps dans le lointain sa voix puissante. Enfin ils s'imaginèrent qu'elle se rapprochait au lieu de s'éloigner; bientôt ils n'en eurent plus de doute, et finirent par trouver Néron, les pattes de devant appuyées sur le tronc d'un arbre, et n'aboyant plus comme un chien de chasse bien dressé, mais hurlant comme un furieux. Ils regardèrent dans l'ombre, et ne virent rien; cependant Édouard découvrit un grand trou à peu près à mi-hauteur du tronc. « Voyez-vous, dit-il, j'avais raison; ce n'est qu'un ours; mais après tout nous pouvons aussi bien tirer l'animal qui nous a donné tant de peine. »

Ils se mirent aussitôt en devoir d'abattre l'arbre à coups de hache; déjà il commençait à chanceler, quand un objet sombre, que l'obscurité du crépuscule ne leur permettait pas de définir, sortit du trou, s'avança en rampant jusqu'à l'extrémité d'une branche, et de là s'élança dans un arbre voisin. Les deux frères saisirent leurs carabines, firent feu en même temps, et, à leur grande surprise, ils virent, au lieu d'un ours, une jeune squaw indienne tomber à terre en poussant un cri sauvage. Elle restait étendue, immobile; ils la portèrent jusqu'à la lisière du bois, où ils avaient laissé leurs chevaux. Là, Richard sauta en selle, plaça devant lui le corps presque inanimé, et ils revinrent chez eux. La pauvre créature ne faisait entendre aucun son; plusieurs fois, la croyant

morte, ils s'arrêtèrent; le poulx seul indiquait que son âme n'avait pas encore quitté son enveloppe terrestre. Arrivés à la rivière qu'ils avaient traversée le matin, ils lavèrent ses blessures et lui jetèrent de l'eau sur le visage. Cela parut la ranimer, et quand Richard la souleva dans ses bras pour la remettre sur son cheval, il crut l'entendre murmurer en iroquois les mots « je l'ai vengé! » C'était un étrange spectacle de voir ces deux hommes rudes soigner avec tant de ménagements l'être que, quelques heures auparavant, ils cherchaient à immoler, et s'efforçant d'étancher le sang qui coulait des blessures qu'ils avaient faites! Il en était pourtant ainsi: ils auraient regardé comme un péché de laisser mourir cette femme indienne; et cependant, ils n'éprouvaient nul remords d'avoir causé sa blessure; sans doute, même, ils auraient préféré qu'elle fût mortelle; mais ils n'auraient pas voulu achever un ennemi blessé, fût-ce un guerrier indien, encore moins une squaw. Après avoir marché jusqu'à minuit, ils s'arrêtèrent pour faire reposer leurs chevaux harassés, enveloppèrent la femme dans leurs manteaux de peaux d'ours, et se couchèrent sans autre couverture que les vêtements qu'ils portaient. Ils ne manquaient pas de vivres, et gardèrent pour l'usage de leur prisonnière ce qui leur restait d'eau-de-vie. Dans la soirée du jour suivant, ils arrivèrent à la cabane du trappeur, où ils ne furent pas peu surpris de trouver Suzanne. Ils n'eurent pas besoin de lui faire leur triste récit, Suzanne ne devinait que trop bien ce qui s'était passé. Elle les pria de lui laisser la femme indienne. « Vous n'avez personne pour la soigner comme je pourrai le faire, leur dit-elle, et, malgré les instances de votre père qui m'engageait à aller vivre avec vous, je ne peux supporter l'idée de quitter un endroit où tout me rappelle l'homme dont la pensée est maintenant ma seule consolation, et je ne craindrai rien, tant que j'aurai Néron avec moi. En



outre, il n'est pas juste, ajouta-t-elle, que je vous embarrasse d'une telle charge. » Malgré leur répugnance à lui laisser la tâche pénible de soigner l'assassin de son mari, ils ne pouvaient se dissimuler qu'elle avait raison.

Dans les premiers temps, la squaw resta couchée, immobile, ne parlant que rarement, puis le délire la prit, elle prononça des paroles saccadées. Suzanne, heureusement, ne comprenait pas ce que la malade disait, mais elle se détournait en frémissant, quand elle la voyait, s'efforçant de se lever de son lit, placer ses bras comme si elle eût tiré un arc.... d'autres fois, poussant un cri perçant, se cacher avec terreur sous ses draps.... retraçant ainsi, dans son délire, les scènes terribles où elle s'était trouvée; peu à peu la raison lui revint, puis elle entra en convalescence; mais elle paraissait inquiète... malheureuse, et ne pouvait souffrir la vue de Néron. Le premier symptôme de lucidité qu'elle eût donné, avait été de pousser des cris de terreur, un jour qu'en suivant sa maîtresse cet animal était entré dans la chambre où elle était couchée. Suzanne avait sauvé la vie de l'assassin de son mari, lorsqu'un matin elle ne la trouva plus... la femme indienne était partie.

Quelques années après, Néron était mort de vieillesse, Suzanne Cooper (ce n'était plus maintenant la jolie Suzanne, car le temps et le chagrin avaient fait leur œuvre) entendit, une nuit, frapper à coups précipités à sa porte; elle demanda : « Qui vient à cette heure ? » Quelques paroles prononcées en iroquois furent la réponse. Suzanne se félicitait d'avoir parlé avant d'ouvrir; mais, en écoutant de nouveau, elle entendit la même voix dire distinctement en anglais : « Vite ! vite ! » Reconnaissant la voix de la femme indienne qu'elle avait soignée, elle ouvrit aussitôt, et la squaw, se précipitant dans la cabane, saisit Suzanne par le bras, et lui fit signe de partir. Elle était trop animée pour se

rappeler alors le peu de mots anglais qu'elle avait recueillis pendant son séjour avec la femme blanche; mais se faisant comprendre par gestes avec la facilité particulière aux Indiens, elle entraîna plutôt qu'elle ne conduisit Suzanne. Toutes deux venaient d'atteindre la lisière de la forêt, quand des hurlements d'Indiens résonnèrent à leurs oreilles, elles pressèrent le pas; et la squaw, après avoir mené Suzanne à quelque profondeur dans la forêt, la quitta subitement. Celle-ci restait couchée, à moitié morte de froid, sans oser bouger de sa retraite; quand elle vit s'élever au-dessus des arbres les flammes qui consumaient son habitation, et qu'elle entendit les cris aigus du triomphe, poussés par les Indiens. En ce moment, une figure sombre, qui se glissait silencieuse à travers les arbres, s'avança directement vers l'endroit où était Suzanne... celle-ci se crut perdue... c'était la femme indienne qui venait déposer à ses pieds un sac d'argent, le reste des épargnes de Cooper. La reconnaissante créature savait où il était serré, et tandis que les Indiens étaient occupés à examiner les carabines et les autres objets plus intéressants pour eux, elle l'avait emporté sans être aperçue. Agitant son bras autour d'elle pour indiquer à Suzanne que tout était tranquille, elle l'étendit ensuite dans la direction de la maison Wilton.... puis disparut une dernière fois au milieu des arbres.

Le jour venait de poindre quand Suzanne arriva à la ferme du squatter. Au triste récit qu'elle fit, Wilton et ses deux fils partirent immédiatement; mais à la place de la maison du chasseur, il n'y avait plus qu'un monceau de cendres. La troupe incendiaire n'avait consisté qu'en trois ou quatre Indiens; néanmoins, comme ils étaient détachés d'une tribu puissante qui se trouvait dans le voisinage, il parut trop hasardeux de les poursuivre. A partir de ce jour, Suzanne demeura avec les Wilton. Elle fut une fille pour le vieillard



et pour sa femme, et une sœur pour ses fils, qui disaient souvent : « que, pour ce qui les concernait, les Indiens n'avaient

jamais fait une si bonne action qu'en brûlant la cabane de Suzanne Cooper. »  
(Traduit de l'anglais.) SEVERIN.

## BIBLIOGRAPHIE.

*Les Césars*, par M. le comte Franz de Champagny.

Quatrième article.

« Caius César (car le nom de Caligula était un sobriquet qu'en son bon temps il eût été dangereux de lui donner) restait seul des fils de Germanicus. Un rare talent pour se plier, une obséquiosité habile, quoique sans bornes, lui avaient fait trouver grâce. Il sauvait en s'annulant sa dangereuse origine; il apprenait la danse et le chant du théâtre, se passionnait pour le jeu, se déguisait la nuit en robe longue et en perruque, il s'avilissait pour ne pas se perdre... Mais Tibère, sagace comme il l'était, l'avait pénétré; il le voyait assister par goût aux supplices : « C'est un serpent, disait-il, que je nourris pour le genre humain... » Pourtant Caius était aimé, il avait pour lui le peuple, il avait pour lui les soldats au milieu desquels s'était passée son enfance, avec qui il avait porté la guêtre militaire (*caliga*, d'où son surnom *Caligula*); il était fils de Germanicus, et puis il succédait à Tibère. A peine était-il en marche pour conduire les funérailles du vieux César, qu'au milieu des autels, des victimes, des flambeaux, des habits de deuil, la joie du peuple éclata autour de lui, l'appelant son *astre*, son *nourrisson*, son petit *poulet*. Arrivé à Rome, il fit l'éloge de Tibère, sans presque en rien dire, mais en pleurant beaucoup; il fallait avoir le don des larmes...

« Déclaré souverain, maître absolu, Caius, ainsi que ses prédécesseurs, fut pris tout à coup d'une rage de modération et d'humilité; il fit un discours tout populaire, ne voulut point de titres souverains,

rendit leurs droits aux exilés... Il y a de lui un beau mot; on lui apporta une dénonciation contre les prétendus conspirateurs qui en voulaient à sa vie : « Je n'ai rien fait, dit-il, qui ait pu me rendre odieux à personne. » Il y eut en vérité un moment où le monde respira. Cela dura sept mois. Puis le prince tomba malade, et le monde, ne sachant en quelles mains il allait passer, se désespéra. Jamais, pour un seul malade, il n'y eut une plus vaste inquiétude. Mais la maladie de Caius fut comme celle de Louis XV : le jour où tout un peuple lui décerna le nom de Bien-aimé, il cessa de le mériter.

» Je me permets de croire aussi que Caius en resta fou. Il était au moral et au physique d'une nature toute discordante : tantôt, supportant les plus grandes fatigues, tantôt, ne pouvant se soutenir; doué d'une organisation à la fois terrible et malade, il dormait à peine trois heures d'un sommeil troublé par des apparitions et des rêves, au milieu desquels on l'entendait s'entretenir avec l'Océan; il passait des nuits à se promener sous de vastes portiques, attendant le jour, l'invoquant et l'appelant à haute voix.

» Et puis il faut songer à ce que devait être pour un homme jeune, pour une imagination ardente et gigantesque au milieu de la barbarie, l'étrange position d'un empereur romain. Le monde entier, tout ce qui n'était pas barbare, c'est-à-dire aux trois quarts inconnu, — au centre de ce monde, Rome avec son peuple, ses pontifes, ses monuments, le tourbillon de sa vie, — gouvernés par une seule main; — un revenu que les confiscations pouvaient rendre illimité, — par-dessus tout encore;



la divinité, des bouffées d'encens et des autels, — tout cela appartenant ou obéissant à une seule créature humaine, — un individu de cinq pieds six pouces, maître et propriétaire de tout cela ! De là ces étranges natures impériales, ces types qui ne se retrouvent pas ailleurs dans l'humanité, ces hommes qui, après avoir gouverné, sinon avec vertu, du moins avec prudence, furent tout à coup pervers ou jetés en démente par le pouvoir... La folie de Caius se manifesta bien vite ; il reprit tous ces titres dont il n'avait pas voulu dans son premier accès de modestie (*Auguste, empereur, père de la patrie, le pieux, le grand, l'excellent, etc., etc.*) ; il fit dire de se tuer, (cette formule devenait en usage,) à Silanus, son beau-père, et au jeune Tibère... Pour compléter sa folie, il se souvint qu'il était dieu... il s'adjudgea les attributs et les cérémonies d'Hercule, de Castor, d'Amphiaräus ; il contrefit Hercule avec une peau de lion et une massue d'or... et Rome, au premier mot de ce fou, tomba à genoux aux pieds de son dieu Caius. Il eut un temple, une statue ; on se disputa à prix d'argent l'honneur d'être du nombre de ses prêtres. Chaque jour on lui immola les victimes les plus exquises et les plus rares : des paons, des oiseaux du Phage, des oiseaux de Numidie ; il ne fallait pas moins au goût exquis et délicat de ce nouveau dieu... Aujourd'hui il est Apollon, il porte une couronne de rayons sur la tête et mène les Grâces à sa droite ; demain il aura les ailes aux pieds et le caducée de Mercure ; ou il prendra le trident pour figurer Neptune. Cherchez-vous le prince ? voyez-le suivi d'une théorie qui chante les louanges de Caius-Hercule ou de Caius-Jupiter. — Non, il est chez lui ; demandez-le à ses portiers ; ses portiers sont Castor et Pollux, dont le temple, depuis qu'il a augmenté son palais, lui sert d'antichambre... Lorsqu'il lui naquit une fille, petite enfant dans laquelle il se reconnaissait à sa férocité précoce, il la promena d'abord chez tous

les dieux, puis enfin il la porta chez Minerve, la lui mit sur les genoux, et fit la déesse sa gouvernante... La cruauté accompagnait la folie... Caius se souvint de ceux qui, pendant sa maladie, avaient voué leur vie pour la sienne ; il les prit au mot, fit combattre l'un contre des gladiateurs et eut grand-peine à lui faire grâce après sa victoire ; fit promener l'autre comme une victime avec les bandelettes et la verveine, et le fit jeter dans un précipice. Sa cruauté était facétieuse ; tous les dix jours, il marquait sur la liste des prisonniers ceux qu'il voulait faire périr... il appelait cela : apurer ses comptes.

« Il avait une douleur, c'est que son époque ne fût marquée par aucune calamité publique : « Sous Auguste, la défaite de Varus ; sous Tibère, la ruine du théâtre de Fédine, avaient au moins illustré leurs règnes!... Oh ! l'incendie, la peste, la famine, le tremblement de terre, la destruction des armées, où sont-ils donc ! » Mais console-toi, pauvre peuple, si tu souffres un peu des bizarreries de ton maître, vois les spectacles qu'il te donne : ce ne sont que gladiateurs, combats de bêtes, drames, pantomimes ; le cirque est rempli le matin, il n'est pas encore vide le soir... Vive le dieu Caius ! le patron des farceurs, le protecteur des bouffons ! l'ami, le commensal, le convive des cochers de la faction verte, avec qui il soupe dans l'écurie ! Croyez-vous qu'il ne sache pas récompenser les talents ? Appele, le tragédien, est son conseiller intime ; Cythicus, le cocher du Cirque, a reçu de lui deux millions de sesterces sur sa cassette. Voyez Incitatus, à qui les libéralités de César ont fait une fortune, qui a des manteaux de pourpre, un collier de pierres précieuses, une maison, des esclaves, un mobilier, qui invite à souper et traite magnifiquement ses convives. Incitatus va être consul ; il a une écurie de marbre et un râtelier d'ivoire : Incitatus est le cheval de César... Si Caius quelquefois affama le peuple, aujourd'hui



il le nourrit, il lui jette des vivres, des fruits, des oiseaux, de l'argent, de l'or, il y mêle des couteaux aiguisés : pardonnez-lui, c'est un caprice. »

Pour payer tant de plaisirs, tous les moyens étaient bons : la confiscation, la captation des héritages. « Au nom de la peur, César se faisait inscrire dans les testaments, et si le testateur s'avisait de vivre trop longtemps, César lui envoyait, de sa cuisine, un ragoût délicat, auquel on avait mêlé du poison. — César, vous voilà institué héritier par un étranger, un homme qui ne vous avait jamais vu ; il a exclu pour vous ses amis, ses parents, son fils. — Qu'importe ? le droit de testament est sacré. Irai-je briser la volonté suprême d'un citoyen romain ? » Il trouva mieux encore ; il vendit dans les Gaules, au plus offrant, le mobilier laissé par les deux Césars, ses prédécesseurs. « Voilà donc César, commissaire-priseur, tenant hautement les enchères, vantant sa marchandise, encourageant les acheteurs qui hésitaient, bavard, facétieux, déployant toute la faconde du genre, plus, l'argument sous-entendu de la hache impériale. — Voyez où j'en suis réduit ! livrer au premier venu le mobilier sacré du prince ! je m'en repens, en vérité ! — Ne donnerez-vous pas cette misère pour un meuble qui vient d'Auguste ! — Ceci servait à Antoine... pour l'amour de l'histoire, achetez-le !

» Ainsi Caius César occupait-il les loisirs de la paix. Mais je n'ai rien dit encore de sa vie militaire, le côté bouffon de son histoire, car il appartenait au seul Caius de faire de la paix une sanglante tragédie et en même temps une risible comédie de la guerre. Un jour, Caius, tout en se promenant, en visitant je ne sais quel fleuve ou quel bois d'Italie, déclare qu'il va faire la guerre. Aussitôt les légions s'assemblent, les levées se font avec la dernière rigueur. Il part, il passe le Rhin. Les ennemis manquaient : les Germains étaient quelque part dans leurs forêts à poursuivre les

ours et les sangliers, et ne s'inquiétaient pas, les malheureux, d'aller se faire vaincre par Caius... Il fallait pourtant une victoire à Caius. Il avait, je ne sais d'où, quelques prisonniers, il les fait cacher au delà du Rhin, ils reviennent avec bruit. On lui annonce que l'ennemi arrive ; il était à table, quitte héroïquement son repas suivi de ses convives et de quelques cavaliers, arrive dans le bois voisin : l'ennemi avait fui. Il abat des arbres, fait élever des trophées, revient aux flambeaux, réprimande vertement ceux qui ne l'ont pas suivi, et distribue des couronnes aux compagnons de sa victoire... Plus tard, c'est la Bretagne qu'il veut conquérir. Caius est sur son vaisseau, il s'avance en mer, fait un peu de route, puis s'en revient ; — la guerre est finie. Il n'a pas vaincu la Bretagne, il a vaincu l'Océan (c'est-à-dire le Pas-de-Calais et la Manche). Il monte sur le trône : « Chargez-vous, dit-il à ses soldats, des dépouilles de l'Océan, elles sont dues au mont Palatin et au Capitole ! » Ensuite, il leur a ramassé des coquilles, et bâtit un phare comme monument de ses exploits.

» Après tant de succès, il voulait un triomphe. « Qu'il soit inouï de grandeur et qu'il ne coûte pas cher, » écrivait-il à ses intendants. Il lui fallait des captifs pour mener à sa suite, et il n'avait pas fait ces prisonniers. Rien n'embarrasse ce hardi bouffon ; il n'a pas pu prendre de Germains, il prendra des Gaulois, choisira les plus beaux et les plus grands, laissera croître et fera teindre leurs cheveux, pour leur donner le roux germanique et la longue crinière des barbares, leur imposera des noms germains, leur fera apprendre la langue.... Sotte et perpétuelle comédie que la vie de cet homme !...

» Caius avait su blesser tout ce qui l'entourait ; sa défiance, ses craintes pour sa vie, les discours qu'il aimait à semer parmi ceux qui l'approchaient, les railleries qu'il exerçait sur eux, les épouvantables com-



missions qu'il leur donnait, lui faisaient des ennemis parmi les affranchis mêmes : la puissance du temps... et il se forma contre lui (an 41), une conspiration de palais.

» Caius donnait des jeux en l'honneur d'Auguste : la foule était immense, désordonnée... Le prince buvait et mangeait en regardant les jeux, donnait à manger à ses voisins, entre autres à un consul, qui, assis à ses pieds, ne cessait de les baiser ; lui-même devait, à la nuit, paraître et danser sur le théâtre. Mais en goûtant ces ignobles plaisirs, il ne remarquait pas de sinistres présages : le sang avait coulé sur la scène, la robe du sacrificateur avait aussi été tachée de sang ; la tragédie que l'on dansait (comme disaient les Romains), était la même pendant laquelle Philippe, roi de Macédoine, avait été assassiné... Frivoles circonstances que l'on ne remarque d'ordinaire qu'après l'événement, mais dont les historiens de cette époque sont toujours remplis, et qui peuvent servir comme d'échantillons à leur philosophie.

» Caius voulait passer la nuit au théâtre ;

les conjurés, qui étaient auprès de lui, le déterminèrent à quitter le spectacle pour le bain et le festin. Dans une crypte, en allant au bain, il s'arrêta, lorsqu'un des conjurés, *Charea* ou *Sabinus*, le frappa de son épée sur la tête. Il n'avait autour de lui que les conjurés mêmes, tous ses propres officiers ; comme pour lui faire honneur, ils avaient écarté la foule. Ils revinrent sur lui, le frappèrent jusqu'à trente fois, s'encourageant par ce mot d'ordre : *Encore ! encore !* »

Caius était mort. Claude, son oncle, fut porté au pouvoir par les légions qui, pour la première fois, décidèrent du choix d'un maître pour le monde. Un des premiers actes de son règne fut de mettre à mort les conjurés qui avaient frappé Caligula ; ils moururent aux applaudissements d'une partie du peuple qui regrettait Caius, l'ordonnateur de tant de fêtes, Caius, le fils de ce Germanicus, si regretté lui-même. — Nous verrons dans un prochain article quels furent les règnes de Claude et de Néron, par lesquels se termine la famille des Césars.

M<sup>me</sup> E. R.

## LE LIERRE ET L'ORMEAU.

C'était vers le soir. Une jeune fille, une ouvrière, rentrait, la journée finie, dans la grande maison rue de Bagneux, où elle occupait, sous les combles, une étroite chambrette. Elle montait lestement l'interminable escalier, lorsqu'au troisième étage, son attention fut attirée par la vue d'une autre locataire, qui semblait gravir avec difficulté les marches que le pied léger de la jeune fille touchait à peine. D'un âge avancé, faible, débile, son embarras était encore accru par le poids d'une lourde cruche qu'elle portait à la main et dont la pesanteur semblait dépasser ses forces. Touchée de pitié, la jeune ouvrière, qui s'appelait Emerance, courut vers sa vieille

voisine, et d'un ton respectueux, lui offrit ses services. La pauvre dame aurait voulu répondre et peut-être refuser, mais elle ne le put ; Emerance, d'une main prit la cruche, de l'autre, soutint sa voisine, et toutes deux arrivèrent ainsi au sixième étage, où elles logeaient. Parvenue à la porte de sa mansarde, la dame reprit sa cruche, remercia Emerance avec une politesse extrême, et rentra chez elle, avant même que la jeune fille eût pu jeter un coup d'œil dans la chambre, ainsi que le désirait sa curiosité, ou, pour parler plus juste, l'intérêt qu'elle portait depuis longtemps à sa voisine.

La vie de celle-ci offrait une espèce de



mystère, assez propre à exciter la curiosité ou la compassion. Seule, sans famille, sans amis, la vieille dame que l'on connaissait sous le nom de madame Simon, semblait, sans que jamais elle s'en fût plainte à personne, sous le coup de la pauvreté la plus absolue. Vêtue (on était en 1801) comme on l'était avant la révolution, portant uniformément : une robe, et un mantelet de taffetas noir, sur la tête une *thérésienne*, qui recouvrait une coiffe de mousseline et encadrait un visage pâle, transparent à force de maigreur, mais encore noble et doux, madame Simon paraissait, en dépit de la vétusté de sa toilette, appartenir à un autre monde que celui où elle vivait. Sa politesse digne et parfaite tenait à distance ses pauvres voisins qui, parfois, auraient voulu lui offrir leurs services et entrer avec elle en familiarité : douce pour tous, elle ne s'ouvrait à personne, et l'on pouvait deviner, mais non pas connaître, les secrets de son chétif intérieur. Emerance, sa petite voisine, était depuis longtemps préoccupée du désir de lui parler ; aussi, en rentrant dans sa mansarde, après l'humble service rendu à la vieille dame, la jeune fille se sentit joyeuse, non-seulement comme on l'est après une bonne action, mais encore comme si un grand honneur lui fût échu en partage.

Emerance était orpheline. Son père et sa mère, honnêtes ouvriers, avaient traversé doucement les désastres de la révolution, cachés sous l'aile protectrice de la pauvreté. Ils avaient élevé leur unique enfant dans la crainte de Dieu et dans l'amour du travail, et lui ayant donné ces deux sauvegardes, ils étaient morts en paix, à peu de distance l'un de l'autre. Demeurée seule, Emerance n'avait pas quitté le quartier où elle était connue ; elle s'était retirée dans une maison honnête, paisible, et vivait du produit de son aiguille.

Sa petite chambre était proprement arrangée avec les meubles qui lui venaient

de ses parents : un lit, une commode antique, en chêne, une table bien cirée ; sur la cheminée, un vieux trumeau, deux grossières potiches en faïence bleue et blanche, toujours remplies des fleurs de la saison ; et au-dessus de la commode, en dépit des arrêts de la Convention, un crucifix, un bénitier et une Vierge, en cire, vêtue d'une robe et d'un manteau bleus, semés d'étoiles d'or. Quelques livres étaient rangés sur une planche : c'étaient *l'Imitation*, le Catéchisme du diocèse de Paris, un volume dépareillé de Florian, et quelques autres de Berquin, *l'Ami des Enfants*. Un serin, suspendu au plafond, dans sa cage, chantait à la vue de sa maîtresse, et quelques pots de réséda et de marguerites fleurissaient sur la fenêtre. Toute cette petite chambre reflétait la paix, la sérénité, la pureté qui étaient au cœur de la bonne Emerance.

Depuis le jour où nous entrons en matière, il n'est ruses de vieux diplomate que n'eût employées la jeune fille pour arriver à se lier avec sa voisine ; Talleyrand y eût perdu son latin, il lui eût vainement répété ce mot cruel qu'il disait à ses attachés d'ambassade : *Surtout, pas de zèle !* car Emerance ne cessait de nouer mille pieuses intrigues afin de rendre sa personne et ses services agréables à madame Simon. Et pourquoi tant d'efforts ? pourquoi cette obstination d'obligeance, à laquelle la vieille dame semblait embarrassée de répondre ? C'est qu'Emerance se trouvait bien seule ! jeune, elle était sans appui ; aimante, affectueuse, elle n'avait pas d'objet d'attachement : ses compagnes, rapprochées d'elle par l'âge et la condition, s'en éloignaient par les principes, et vainement elle cherchait autour d'elle un guide qui pût la diriger, un cœur qui pût la comprendre. Un instinct mystérieux la poussait vers madame Simon ; là, il y avait assez de malheur pour exercer son dévouement, assez d'expérience et de vertu pour abriter sa faiblesse. Mais cette liaison tant désirée



n'avancait guère... la vieille dame se renfermait dans les limites de la plus stricte réserve, refusant, avec politesse, les offres de service de la jeune fille, éludant tout ce qui pouvait ouvrir la porte à quelque intimité, et laissant transpercer dans toute sa conduite, la prudence d'une personne à qui la vie n'a pas épargné ses dures leçons.

Cependant, sa santé paraissait s'affaiblir de plus en plus; le chagrin et les privations courbaient sa taille noble et faisaient fléchir ses pas tremblants; une toux pénible déchirait sa poitrine, et l'on était au milieu de l'hiver, d'un hiver froid et rigoureux! Une nuit, Emerance qui dormait du bon sommeil de son âge, fut soudain réveillée par un bruit dont elle ne pouvait se rendre compte; elle regarda autour d'elle: tout était paisible; la petite lampe jetait une faible clarté, qui combattait avec la lueur expirante du foyer; les meubles étaient bien rangés, les portes, les fenêtres bien closes... le bruit ne venait pas de là... Emerance, accoudée sur son chevet, prêta une oreille attentive, et perçut un faible gémissement... Debout aussitôt, la bonne jeune fille passa une robe, alluma une bougie et courut droit chez sa voisine... la serrure céda à sa main rendue forte par l'inquiétude... et Emerance se trouva dans la chambre de madame Simon. Son instinct ne l'avait pas trompée: c'était là qu'on souffrait... La vieille dame, couchée sur un pauvre lit, était en proie à une toux convulsive qu'aggravait le froid glacial qui régnait dans la mansarde. Emerance prit la main de la malade, et lui dit: « Le bon Dieu a permis que je me sois réveillée... j'en suis bien aise... je pourrai peut-être vous être de quelque utilité, madame; permettez que je fasse un peu de feu pour chauffer de la tisane... »

Madame Simon ne répondit rien, mais ses traits exprimaient de l'agitation. Emerance arrangea les minces couvertures autour des épaules de la malade, et courut à

la cheminée. Mais elle eut beau chercher, elle ne trouva ni charbon, ni bois... les cendres glacées annonçaient que le feu se trouvait éteint depuis longtemps... qui sait? depuis plusieurs jours, peut-être... Emerance alla vite chercher un fagot, une bûche, dérochés à sa petite provision, et au bout de quelques minutes, un feu brillant éclaira la chambre et en fit mieux ressortir la triste nudité. Emerance visita les tasses, le pot au lait... ils étaient vides... un peu d'eau, à moitié gelée, placée auprès du lit, dans un verre ébréché, servait seule à désaltérer l'ardente soif de la malade. Le cœur navré, la jeune fille essaya de remédier à cette grande et secrète misère. Elle fit chauffer de l'eau, la mêla à du sirop de gomme, qu'elle avait dans sa chambre, et en fit boire quelques cuillerées à madame Simon. Elle prit aussi chez elle un couvre-pied et des oreillers, afin de rendre plus chaude et plus commode la misérable couche de la vieille dame, et pendant toute la nuit, Emerance veilla, allant du foyer réchauffé au lit où la malade goûtait un sommeil interrompu et fiévreux. Cette nuit lui parut bien douce... depuis si longtemps qu'elle n'avait donné de soins à personne! elle éprouvait en son cœur comme un grand arriéré de dévouement qu'elle avait hâte de dépenser.

Le sombre matin d'une journée de janvier la trouva assise auprès du lit, veillant le repos de madame Simon. Celle-ci se réveilla, son premier et vague regard tomba sur Emerance, et après quelques instants d'hésitation, la reconnaissant, elle lui dit d'un ton pénétré:

« Eh quoi! mademoiselle, est-ce vous? vous avez veillé toute la nuit auprès de moi... Je ne vous reconnaissais pas... mais votre présence... vos soins me faisaient du bien.

— Vous me rendez bien heureuse, madame, répondit Emerance, et puisque je peux vous être utile, permettez que je reste



près de vous... vous n'êtes pas en état de vous lever. »

Madame Simon voulut faire quelques objections, mais Emerance lui ferma la bouche avec une douce autorité. Elle s'installa aussitôt, et apporta son ouvrage et ses petites provisions. En rangeant la chambre, elle vit mieux quel absolu dénuement y régnait ; seuls, deux objets révélaient les souvenirs d'une autre existence, d'un passé qu'avait embelli la richesse, qu'avaient animé les joies du cœur. L'un était un médaillon en cristal et or, renfermant, roulée sur elle-même, une belle et soyeuse boucle de cheveux blonds ; sur l'encadrement étaient gravées en petits caractères ces mots, souvenir funeste ! *Prison des Carmes, 1<sup>er</sup> septembre 1792*. L'autre était le portrait en miniature d'un jeune homme, en uniforme d'officier de la marine, figure noble et touchante qui ajoutait encore à la mélancolie de cette date funèbre, gravée au bas du portrait : *Quiberon, 1795*. Ces deux objets contenaient sans doute tout le passé de la vieille dame et son bonheur passager, enseveli dans le deuil de nos luttes civiles. Quoique Emerance connût peu l'histoire des temps où elle vivait, elle comprit qu'il y avait là des souvenirs aussi douloureux que tendres, et des plaies dont sa vieille amie ne guérirait pas.

Ces réflexions excitèrent encore plus le dévouement de la jeune fille, et dès ce premier jour, elle parvint à rendre sa présence à la fois si nécessaire et si douce, que lorsqu'elle demanda la permission de revenir le lendemain, madame Simon ne put que lui tendre sa main amaigrie, disant : « Venez, puisque vous le voulez ! »

Elle le voulut non-seulement ce jour-là, mais tous les jours, et ses soins tendres et respectueux, ses douces attentions, devinrent en peu de temps indispensables à la pauvre malade. Ce visage souriant et calme, ces pas légers, cette voix affectueuse, égayèrent l'intérieur désolé où, pendant si

longtemps ! une pauvre mère, une triste veuve, avait souffert et pleuré en silence. Bientôt, les deux existences de l'orpheline et de la veuve n'en firent plus qu'une. Emerance obtint la permission d'arranger la chambre à sa guise ; elle y apporta ses plus beaux meubles, ses livres, son oiseau et ses fleurs. Désirant ne plus laisser seule sa vieille amie, l'ouvrière demanda à ceux qui l'employaient un travail qui lui permit de ne pas quitter la maison. Quand elle annonça timidement ce nouveau projet à madame Simon, cette dame l'écouta en silence, la regarda avec des yeux attendris, et lui dit enfin :

« Ma fille, vous ne voulez pas me quitter ? »

— Non, madame, jamais, si vous le voulez bien... Dieu me donne à vous... je le sens.

— Vous voulez attacher votre jeune âge, si plein de vie et de joie, à ma triste vieillesse ?

— Ah ! madame, ne sera-ce pas une joie et un honneur pour moi ?

— Je suis infirme.

— Je vous soignerai.

— Je suis pauvre et sans nulle ressource.

— Si vous vouliez accepter le fruit de mon travail, je serais si heureuse !

— Vous me connaissez à peine...

— Vous avez l'âge qu'aurait ma mère !

— Chère enfant !... Eh bien, puisque tu le veux, je serai la tienne.

— Et vous daignerez accepter mes petits services?... une mère ne refuse rien à sa fille. Dites ? le voulez-vous, ma bonne mère ? »

« La jeune fille s'était mise à genoux près du fauteuil de madame Simon. Celle-ci posa sa main sur la tête blonde inclinée devant elle, et dit :

« Il le faut donc?... Eh bien, soit ! vivons l'une pour l'autre... Tu as, Emerance, tous les droits d'une fille, comme j'ai tous les sentiments d'une mère. »

Emerance, heureuse, attendrie, se jeta



au cou de sa mère adoptive : lierre frêle et charmant enlacé à l'ormeau triste et desséché qui l'étaye et le soutient !

« Mais, ma fille, reprit enfin madame Simon, tu ne me connais pas ? tu ignores qui je suis.

— Vous êtes ma mère, cela me suffit.

— Tu ne me connais que sous le nom de madame Simon, ce nom cache un nom plus célèbre. Je suis veuve du marquis Simon d'Esne, sénéchal de Flandre, pair héréditaire du Cambrésis, chef d'escadre, et qui s'est distingué dans les guerres de l'Inde, à côté du bailli de Suffren. Mais que sert de rappeler cette gloire, ces honneurs, ces richesses, cette félicité à jamais éclipsés ? Honorée, riche, heureuse, j'ai subi des malheurs qui, malgré leur excès, sont devenus vulgaires. J'ai perdu mon digne mari ; la révolution m'a trouvée veuve ; elle m'a dépouillée de mes titres et de mes biens, perte légère en comparaison de maux irréparables... Regardez ces médaillons, Emerance, ils vous diront toute l'amertume de mon sort... J'avais une fille, bonne, pieuse, mariée selon le vœu de son cœur... elle fut jetée dans la prison des Carmes, et y périt sous la pique et le couteau des septembriseurs... La veille de sa mort, elle avait confié à un compagnon de sa captivité, qui échappa au massacre, cette brouille de cheveux... et maintenant c'est tout ce qui me reste de ma Marguerite... Mon fils, mon Charles, combattant sous les drapeaux de Charette et de la Rochejacquelin, périt à Quiberon, fusillé à côté de l'héroïque Sombreuil... Voilà son portrait... Ces deux médaillons, ces dates funestes, qui rappellent le massacre et la perfidie, me disent seuls que je fus mère... et mère de quels enfants !... Dieu, qui voulait m'éprouver, permit que je survécusse à tant de misères... Je fus mise en prison, mes biens furent vendus, mais j'échappai à la mort qui avait moissonné tant d'épouses, tant de mères heureuses... Seule, ruinée, n'ayant plus dans Paris ni un parent, ni

un ami... je me réfugiai dans cette chambre ; je vécus de la vente de quelques bijoux qui m'étaient restés ; indifférente à tout, et ne consentant à vivre que parce qu'ainsi j'accomplis la volonté de Dieu, adorable en ses rigueurs. Je vis... mais en comptant les jours qui me séparent des rivages éternels, où je retrouverai tout ce qui fut aimable et cher à mes yeux... Mais, non, je me trompe, Emerance, désormais je regretterai la vie, la vie où je te laisserai, toi, mon enfant, qui, seule, as apporté quelque joie dans un cœur déchiré. Béni soit le Seigneur qui t'a envoyée à moi, et bénie sois-tu pour ton dévouement et ta piété !... »

Emerance ne put répondre : jamais elle ne s'était sentie plus attendrie, plus heureuse, et cet entretien scella les liens qui attachaient l'une à l'autre la pauvre fille et la noble dame, l'enfant sans mère et la mère sans enfant. Dès ce jour, Emerance eut en effet tous les droits d'une fille dévouée ; elle put offrir à madame d'Esne le fruit de son travail, et goûter le bonheur indicible d'être utile à ce qu'elle aimait. Une modeste aisance régnait dans ce pieux intérieur : Emerance était habile ouvrière, et le goût du luxe, renaissant avec le calme, secondait ses efforts. Pendant qu'elle brodait les robes de percale, recherche de ce temps-là, les chérusques, les voiles, qui devaient paraître avec éclat à la Malmaison ou chez madame Tallien, sa vieille amie lui faisait la lecture, ou lui racontait quelques scènes de l'ancien monde, de ce monde où elle avait vécu et brillé, et qu'une mer de sang était venue engloutir. Elle lui parlait de Marie Leckzinska, la bonne reine, de son fils le Dauphin, digne père de Louis XVI ; de Marie-Louise de France, qu'elle avait vue riante et joyeuse sous la bure du Carmel ; de Marie-Antoinette, si bonne dans son bonheur, si fière dans ses revers ; de toute cette société disparue, proscrire, dont les malheurs avaient surpassé les fautes. « Dieu seul est



grand ! disait-elle en finissant ses récits ; nous passons... il demeure ! et, toujours le même, il voit mourir à ses pieds le flot mouvant des hommes et de leurs passions. Ma fille, ne vous attachez qu'à lui seul, car en lui, disait Moïse, est renfermé tout le bien. »

Emerance goûtait avec délices ces entretiens, cette vie à deux, dévouement d'une part, appui de l'autre, qui était nécessaire à son cœur. Une seule chose troublait sa joie : c'était la faible santé de sa mère adoptive ; elle la voyait s'affaiblir de jour en jour, épuisée moins par l'âge que par les chagrins. Fidèle aux habitudes d'une vie pieuse, elle priait beaucoup et se fortifiait par les sacrements, qu'un prêtre zélé, qui n'avait pas quitté Paris, même aux jours de la terreur, lui apportait fréquemment. Un jour il vint la visiter sans être appelé, et après quelques moments d'entretien, il lui dit : « Ne m'avez-vous pas parlé, madame la marquise, que vous n'aviez plus de parents portant votre nom ?

— Je le crois ainsi, monsieur, car j'étais, vous le savez, la dernière de ma maison, et les parents de M. d'Esne, peu nombreux, ont péri aux jours de la Révolution. Son neveu, le vicomte, a été massacré le 10 août ; son cousin et filleul est mort en émigration, et le frère de celui-ci, le prieur des Sept-Fonds, a péri dans un naufrage, en vue de l'île de Guernesey, où il allait chercher un asile.

— Mais n'aviez-vous pas un parent, propriétaire à Saint-Domingue ?

— Il est vrai, un neveu à la mode de Bretagne : il se nomme Victor d'Esne. J'ignore s'il est encore de ce monde.

— Bien plus, madame, il est à Paris.

— Que dites-vous ?

— Il a quitté l'île en feu, occupée par les noirs révoltés, il a abandonné la plus grande partie de ses biens, heureux d'échapper aux tortures et à la mort.

— D'autres, soupira la marquise, en regardant ses médaillons, d'autres, hélas ! n'ont pas échappé !

— J'ai rencontré M. d'Esne dans une maison tierce ; son nom m'a frappé, j'ai demandé et obtenu des renseignements, et j'ai appris à monsieur votre neveu qu'il lui restait une parente.

— Qu'a-t-il répondu, mon cher abbé ?

— Qu'il désirait fort vous offrir ses hommages, madame. Permettez-vous qu'il vienne ?

— Oui, répondit madame d'Esne, après un instant de réflexion, qu'il vienne, non plus dans les beaux salons de l'hôtel d'Esne, mais ici, où j'ai éprouvé tant de souffrances et aussi tant de consolations, grâce à ma fille Emerance. »

L'entrevue eut lieu le lendemain ; elle fut touchante. Madame d'Esne s'attendrit en voyant le seul rejeton du sang de son mari, et lui ne put, sans une surprise douloureuse, contempler cet humble réduit, où achevait de vivre une femme autrefois si puissante. Il lui offrit sa fortune, encore considérable, malgré les désastres des colonies, et voulut l'emmener loin de cette pauvre et chétive maison, mais madame d'Esne s'y refusa : « Laissez-moi, dit-elle, aux lieux où Dieu m'a placée ; j'espère m'y purifier pour le ciel... et puis-je m'y trouver malheureuse avec un ange à côté de moi ?

Elle conta alors à M. d'Esne le dévouement d'Emerance, pendant que la jeune fille s'était éloignée pour quelques instants.

Cette entrevue et ces émotions abrégèrent des jours déjà comptés. La marquise se mourait, mais elle était toujours douce, calme, unie à Dieu par la prière, et pleine d'affection pour ceux qui l'entouraient. Le troisième jour elle communia en viatique, recevant avec une joie ineffable ce doux gage de la vie éternelle. Lorsque son action de grâces fut finie, le vicomte, qui ne la quittait pas et lui témoignait une affection filiale, sollicita d'elle un entretien particulier. Dès qu'ils furent seuls, il se mit à genoux devant le lit, et dit : « J'ai un con-



seil à vous demander, ma tante, pouvez-vous m'entendre ?

— Parlez, mon ami !

— Mademoiselle Emerance vous a aimée et servie comme une fille ; notre maison a contracté envers elle une obligation immense... approuveriez-vous que je la prisse pour femme ?

— Vous n'en pourriez avoir une meilleure, ni qui soit plus noble de cœur.

— Cela suffit, ma tante ; notre dette sera payée : Emerance sera ma femme. Consentiriez-vous à ce que je lui fisse ma demande en votre présence ? »

La marquise inclina la tête. Emerance revint auprès du lit de la marquise, et le vicomte, d'un ton doux et ému, lui fit sa proposition. Emerance, surprise, rougit beaucoup, chercha les yeux de sa mère adoptive, réfléchit un instant, puis répondit avec une fermeté modeste :

« Je sens, Monsieur, tout le prix de votre demande ; mais permettez que je ne l'accepte pas, et que je n'enchaîne pas votre nom illustre, votre destinée brillante, au nom d'une obscure pauvre fille. Ce que j'ai fait, d'ailleurs, je ne l'ai fait que pour ma mère et non pour aucune récompense. Vous prendrez une autre femme, née comme vous, monsieur, élevée comme vous ; vous serez heureux ensemble, et je prierai pour vous deux tous les jours de ma vie.

— Et toi, ma généreuse fille, dit la marquise en attirant vers elle Emerance, à qui seras-tu ? qui te rendra heureuse ?

— Dieu ! ma mère, que vous m'avez appris à chérir uniquement. »

La marquise sourit avec douceur ; elle ne pouvait plus parler ; elle serrait la main d'Emerance et la regardait avec une tendre affection. L'abbé, effrayé, commença la recommandation de l'âme ; les sanglots d'Emerance et ceux du vicomte lui répondirent. La jeune fille était prosternée près du lit, quand, tout à coup, elle sentit la main de la mourante s'appuyer sur sa

tête, et la marquise, d'un dernier souffle de voix, articula ces paroles :

« Ma fille, ma consolation, je vous bénis... que le Dieu juste vous accorde la récompense promise aux enfants respectueux... je vous bénis comme Noémi a béni Ruth... »

Ce furent ses dernières paroles : la marquise pressa avec ardeur le crucifix sur ses lèvres, sur sa poitrine, et son âme s'exhala en paix.

Lorsque les premières semaines de deuil et de douleur furent écoulées, le vicomte, par l'entremise de l'abbé, renouvela sa proposition. Emerance, affermie par des réflexions sérieuses, renouvela son refus et les expressions de sa reconnaissance.

« Mais que ferez-vous, ma fille ? lui dit enfin l'abbé.

— Peut-être me trouverez-vous trop ambitieuse, Monsieur, mais cependant, je veux vous exprimer mon désir : je voudrais me consacrer à Dieu et aux pauvres ; mes parents sont morts, ma bonne mère est morte, personne n'a plus besoin de moi... mais il y a beaucoup de misérables, et peut-être avec l'aide de Jésus et de la sainte Vierge, pourrais-je les servir en leurs maladies. Qu'en pensez-vous, Monsieur ?

— J'y réfléchirai, ma fille. »

L'abbé s'en alla, admirant les desseins de Dieu sur cette âme avide de dévouement, et qui ne semblait se trouver à l'aise qu'en étant utile aux autres.

Emerance fut donc religieuse ; une des premières elle s'engagea dans la vie monastique, à peine sortie de l'orage révolutionnaire. Dix ans plus tard, elle servait dans une des salles de l'Hôtel-Dieu, lorsqu'elle entendit prononcer le nom d'une jeune dame qui était venue visiter un pauvre malade. On la nommait la vicomtesse d'Esne. Sœur Saint-Jean suivit des yeux celle dont elle aurait pu porter le nom et occuper la place, et pleine d'une sérénité intérieure et joyeuse, elle se dit : « Elle paraît heureuse, mais je le



suis encore plus qu'elle, car je n'appartiens qu'à vous, ô mon Dieu !

Sœur Saint-Jean a eu le bonheur de faire le sacrifice de ses jours à Dieu, en

servant les malades pendant le choléra : digne couronnement et juste récompense d'une aussi noble vie !

M<sup>me</sup> ÉVELINE RIBBECOURT.

## GODIVA.

Il y a un millier d'étés en arrière, vivait Godiva, l'épouse du féroce comte, seigneur de Coventry. Un jour qu'il avait imposé une taxe sur sa ville, et que toutes les mères apportaient leurs enfants, devant son palais, criant : « Si nous payons, nous mourrons de faim ! » Godiva chercha son seigneur, et le trouva, qui marchait à grands pas dans la grand'salle, seul, au milieu de ses chiens ; sa barbe traînait à un pied devant lui, et sa chevelure à une aune derrière.

Elle lui parla des larmes de ses sujets, et le supplia, disant : « S'ils payent cette taxe, ils mourront de faim. »

Sur quoi, il la regarda fixement et répliqua à demi étonné : « Cependant, vous ne voudriez pas faire souffrir votre petit doigt pour de telles gens ? »

— Je mourrais volontiers, » dit-elle.

Il partit d'un immense éclat de rire, jura par saint Pierre et par saint Paul ; puis, donnant une chiquenaude sur le diamant qui pendait à l'oreille de la comtesse : « Oh ! oui, oui, oui ! vous êtes forte pour parler.

— Hélas ! dit-elle, essayez, seulement, s'il est une chose, quelle qu'elle soit, que je ne ferais pas. »

Alors d'un cœur aussi rude que la main d'Ésaü, il répondit :

« Chevauchez nue à travers la ville, et je rapporte la taxe. »

Puis, secouant la tête avec mépris, il s'éloigna à grands pas, au milieu de ses chiens.

Laissée seule, les nobles émotions de l'âme de Godiva, comme les vents de tous les points de l'horizon, s'élevèrent et se

combattirent jusqu'à ce que la pitié l'emportant, elle manda un héraut, et lui ordonna de proclamer à son de trompe, dans toutes les rues, la dure condition à elle imposée ; mais que cette condition exempterait les habitants ; qu'en conséquence, puisqu'ils l'aimaient, que de ce moment, jusqu'à midi, nul pied n'eût à parcourir la rue, nul œil à regarder en bas, elle passant ; que tous eussent à demeurer au logis, portes et fenêtres closes.

Aussitôt elle courut au fond de son appartement ; là elle ouvrit les aigles appariés qui fermaient sa ceinture, présent du féroce comte ; mais, semblable à la lune, en été, quand elle est à demi plongée dans un nuage, à chaque respiration elle s'arrêta. Enfin, elle secoua sa tête, répandit jusqu'à ses genoux les boucles ondoyantes de sa chevelure, se déshabilla à la hâte, descendit l'escalier comme à la dérobée, et se glissa en rampant, de pilier en pilier, jusqu'à ce qu'elle atteignit la porte d'entrée, où elle trouve son palefroi, caparaçonné de pourpre chargée d'armoiries brodées en or.

Alors elle avança, vêtue de sa chasteté. Comme elle passait à cheval, on eût dit que l'air écoutait autour d'elle, que le vent respirait à peine ; que les têtes, à large gueule, des gouttières la regardaient avec des yeux malins ; le chien qui aboyait lui faisait monter le sang aux joues ; un faux pas de son cheval, lui faisait courir des frissons dans les veines ; les murs lui semblaient pleins de crevasses et de trous ; elle croyait que les pignons aux formes fantastiques, la regardaient fixement... elle n'en persévéra pas moins dans son entreprise, jus-



qu'à ce qu'enfin, elle vit briller les taillis d'aulnes, aux blanches fleurs, de la campagne, à travers les arcades gothiques des murailles de Coventry,

Comme elle revenait, toujours vêtue de sa chasteté, un vil manant, amas d'ignoble argile, objet du mépris des siècles à venir, perçant, d'une main tremblante, un petit trou, avec une tarière, regarda... mais ses yeux frappés d'obscurité tombèrent devant lui...

Ainsi, les Puissances, attentives aux no-

bles actions, anéantirent un sens dans son abus... Godiva avait passé sans le savoir. En ce moment, du haut de cent tours, l'éclatant midi résonna douze coups, frappés par le marteau l'un après l'autre; mais à l'instant même la comtesse gagnait son appartement, d'où, ressortant vêtue de ses plus beaux habits et couronne en tête, pour aller trouver son seigneur, elle fit retirer la taxe, et s'acquitt ainsi un nom immortel.

*Poems, by ALFRED TENNYSON.*

## FLEURS DES CHAMPS.

Adieu donc! ô mes fleurs à la fraîche parure,  
Vous qui vous dérobiez sous l'épaisse verdure,  
Hélas! le moissonneur vient de toucher vos fronts;  
Juillet, en approchant de la terre fertile,  
À l'égoïste a dit : Leur grâce est inutile,  
Et leurs charmes sont inféconds!

En vain parmi les champs je m'égare avec joie;  
Mon cœur devient pensif; du fer, timide proie,  
Sous le soleil, mes fleurs, je vous plains de sécher  
Dans l'attente de l'heure où la gerbe docile  
Doit, sous un bras cruel, se fixer immobile,  
Et puis sur le char se pencher.

Adieu, mes frais bluets, adieu, mes pâquerettes,  
Mes grands coquelicots dont les brillantes têtes  
Passaient entre les blés, coraux étincelants,  
Vous qu'une main divine a versés sur la terre,  
Calices où l'oiseau du ciel se désaltère,  
Encensoirs balancés par le souffle des vents!

Vous allez donc mourir dans des granges obscures,  
Enfouir vos parfums, vos corolles si pures  
Dans un air surchargé d'étouffante chaleur,  
Vous qui sous le ciel bleu croissiez avec mollesse,  
Qui receviez du vent la rapide caresse,

Du soir aspiriez la fraîcheur.

VIN GTIÈME ANNÉE, 4<sup>e</sup> SÉRIE. — N<sup>o</sup> X.



Je vous plains ! et toujours tristement je chemine  
Quand je revois ces chars d'où la gerbe s'incline ;  
Je vous suis du regard et je vous suis du cœur...  
Tel est donc, ô mes fleurs ! notre sort sur la terre,  
Y passer quelques jours d'une vie éphémère  
Et se flétrir sous la douleur !

LOUISA STAPPAERTS.

### EXPLICATION DE L'ÉNIGME HISTORIQUE.

La bataille de Dreux, en 1562, fut gagnée par le vieux connétable Anne de Montmorency, sur le prince de Condé, chef des troupes protestantes. Au milieu de la chaleur de l'action, il fut fait prisonnier, et laissa au duc François de Guise, son lieutenant, le soin d'achever la victoire commencée. Le prince de Condé tomba aussi entre les mains des troupes royales, et ainsi, par un jeu bizarre du sort, vaincu et vainqueur, furent tous deux captifs. Le connétable fut rendu promptement à la liberté; Condé fit sa paix, et vaincu une seconde fois à Jarnac, il fut

traîtreusement assassiné. Nous n'en dirons pas davantage sur cette époque si dramatique de l'histoire de France, sur ces luttes où religion et royauté étaient en jeu, et dans lesquelles se trouvent mêlés les plus grands noms de la monarchie : Guise et Condé ; nous espérons que nos lectrices font de l'histoire de la patrie le sujet habituel de leurs études, et la préfèrent aux créations romanesques, trop communes de nos jours, se souvenant de ces paroles si belles et si justes, applicables aux études historiques : *Le beau est la splendeur du vrai.*

E. R.

### MÉLANGES.

#### LES DEVICES.

Deuxième et dernier article.

Lors du carrousel donné par Louis XIV, en 1664, le roi et sa cour avaient pris les noms et les costumes de personnages romanesques, et pris les devises suivantes :

Roger (Louis XIV) : Le soleil — *Nec cesso, nec erro* (je ne me repose ni ne m'égare).

Guidon le Sauvage (le duc de Saint-Aignan) : Un timbre d'horloge — *De mis golpes mi ruido* (de mes coups mon bruit).

Oger le Danois (le duc de Noailles) : Un aigle — *Fidelis et audax* (fidèle et audacieux).

Aquilant le Noir (le duc de Guise) : Un lion dormant — *Et quiescente pavescent*

(il fait trembler même en dormant).

Griffon le Blanc (le comte d'Armagnac) : Une hermine — *Ex candore decus* (ma candeur fait ma gloire).

Roland (le duc d'Enghien) : Un dard entortillé de lauriers — *Certe, ferit* (il frappe sûrement).

Renaud (le duc de Foix) : Un vaisseau voguant — *Longe, levis aura feret* (un vent léger le poussera loin).

Dudon (le duc de Coaslin) : Un héliotrope regardant le soleil — *Splendor ab obsequio* (il tire sa splendeur de son assiduité).

Astolphe (le comte du Lu) : Un chif-



fre en forme de nœud : — *Non sia mai sciolto* (qu'il ne soit jamais rompu).

Brandimard (le prince de Marsillac, qui était fort vif avec une physionomie flegmatique) : Une montre — *Quieto fuor, commoto dentro* (tranquille au dehors, agité au dedans).

Richardet (le marquis de Villequier) : Un aigle devant le soleil — *Uni militat astro* (il ne combat que pour un seul astre).

Olivier (le marquis de Soyecourt) : La massue d'Hercule — *Vix æquat fama labores* (à peine sa renommée égale-t-elle ses travaux).

Zerbin (le marquis de la Vallière) : Un phénix sur un bûcher allumé par le soleil — *Hoc juvat uri* (il aime à brûler là).

Ariodant (le marquis d'Humières) : Toutes sortes de couronnes — *No quiero menos* (je n'en veux pas avoir moins).

*Devises pour cachets.*

Un masque — Levez-le donc !  
Un miroir — Je dis la vérité — la vérité quand même.

Un hérisson — Qui s'y frotte s'y pique.  
Le soleil — Rien sans toi.  
Un oranger — L'hiver ne m'ôte rien.  
Une lettre — Va où je voudrais être.  
Une épée croisée sur un rameau d'olivier — Choisis.

Deux mains jointes — A la vie, à la mort.  
Un limaçon — Toujours chez moi.  
Une pensée — Jamais double.  
Le phénix sur un bûcher — Je souffre seul.

Une plume piquée dans un cœur — C'est là qu'elle puise.

Une cigale — J'attends le printemps.  
Une ancre cassée — Plus d'espoir.  
Une ancre — Ne désespérons pas.  
Un arbre brisé — Plutôt rompre que plier.

Une flèche — Ou monter ou descendre.  
Un touruesol regardant le soleil — Toujours reconnaissant.

Un arbre fleuri — Promettre et tenir sont deux.

Un vaisseau battu par la mer — Telle est la vie.

Un homme bêchant une montagne — Avec le temps.

Une colombe tenant un rameau — J'apporte la paix.

Pour une amie caustique. Une épingle — Je pique, mais j'attache.

Pour une institutrice. Une étoile — Je guide et j'éclaire.

Une étoile confondue dans un ciel étoilé — Humble dans la splendeur.

Le myosotis — La plus humble et la plus constante.

Une violette — Désirée, regrettée.

Un arbrisseau — Ma beauté croît avec l'âge.

Une fleur des champs — Je n'attends rien que du ciel.

Un chèvrefeuille — S'attacher pour fleurir.

Un épi de blé — Plutôt utile que brillant.

Un encensoir fumant — C'est un feu sacré qui l'embrase.

Un nid d'oiseaux — Pourvu qu'ils vivent.

Une perce-neige — La première est la plus aimée.

Un compas — Qui trop mesure peut blesser.

Une cascade — Elle s'épure en se brisant.



LETTRE SUR LA MUSIQUE.

IV.

Parmi les compositeurs dont s'honore l'Allemagne moderne, l'un des plus éminents est Félix Mendelssohn Bartholdy ; il a enrichi le piano d'une foule de compositions irréprochables, savantes, gracieuses et ingénieuses. Nul n'a poussé plus loin que lui le respect de la forme ; la moindre de ses œuvres est un travail fait si soigneusement qu'il ne laisse pas à la critique le moindre petit espace où elle puisse s'abattre. Aussi n'est-il point de réputation qui soit plus solidement établie que la sienne, point de nom que l'éloge accompagne plus généralement.

Cependant, soit insouciance, soit ignorance du danger que l'on court en osant adresser un reproche à un génie si hautement reconnu, nous vous dirons, en vous parlant de Mendelssohn, que les qualités les plus éminentes, que le savoir, la grâce et la force ne sont pas toute la musique, et que si la nature n'y a pas joint la sensibilité qui vivifie toutes ces qualités, on pourra satisfaire l'esprit, mais non toucher le cœur ; c'est que la musique n'est pas un langage tout préparé dont il soit suffisant d'étudier le mécanisme pour lui faire exprimer à volonté, même ce que l'on n'éprouve pas ; les artifices n'y servent à rien, et pour émouvoir il n'est qu'un moyen : c'est d'être ému soi-même. L'on ne trouvera jamais en Mendelssohn une de ces négligences qui pourraient révéler qu'il fut un moment durant lequel il n'a pas froidement commandé à ses sentiments ; il n'a jamais été assez ému pour ne pas plier ses pensées à toutes les exigences de la science ; à quelque heure que vous le surpreniez, vous le trouvez toujours d'une tenue irréprochable, regardant la nature à travers son lorgnon, et traversant les tempêtes sans endommager ni froisser son vêtement,

taillé selon toutes les lois d'une élégance un peu pédante.

Comme nous n'avons pas d'autre but que celui de vous indiquer les compositions dont vous pouvez prendre connaissance à votre piano, nous ne vous parlerons pas des œuvres de Mendelssohn pour orchestre ; il ne faut pas omettre cependant de vous prévenir que ses ouvertures, l'auteur lui-même les a réduites à quatre mains pour le piano. Sous ce titre modeste d'*Ouvertures*, Mendelssohn a présenté au public des symphonies très-belles et très-complètes ; elles sont intitulées *le Calme de la mer*, *Mélysine*, *le Songe d'une nuit d'été*, *les Hébrides* ; les deux dernières surtout sont remarquables ; *les Hébrides* vous transportent en plein Ossian : écoutez ! ces mélodies, n'éveillent-elles pas dans votre âme des sentiments analogues à ceux que vous éprouveriez si vous vous trouviez tout à coup au milieu de cette nature du Nord, sauvage, solitaire, mélancolique, que l'on n'aperçoit qu'à travers un voile mystérieux ?

Les *Romances sans paroles* seront, de toutes les œuvres de Mendelssohn, celles que vous apprécierez le mieux et auxquelles vous reviendrez le plus souvent ; rien de plus élégant, de plus suave que tous ces petits chefs-d'œuvre qui semblent écrits tout exprès pour votre usage ; ces romances ne contiennent point de difficultés au-dessus de vos forces, leur étude ne prend pas plus de temps qu'il n'est raisonnable d'en consacrer aux exercices de musique, enfin, avantage précieux ! ce sont des morceaux courts quoique complets, et qui ne lasseraient pas même l'auditeur le plus impatient et le moins amateur de musique. Nous vous recommanderons surtout la 6<sup>me</sup> romance



contenue dans l'œuvre 62 ; la 1<sup>re</sup> de l'œuvre 19 ; la 1<sup>re</sup> aussi de l'œuvre 30, et tous les *chants vénitiens* qui se trouvent parmi les romances. L'œuvre 14 est un agréable et brillant rondeau, et l'andante par lequel il débute, fixe l'attention par un chant très-large et très-beau.

Les *lieder* de Franz Schubert vous offriront des qualités et des défauts tout à fait opposés à ceux de Mendelssohn ; ce dernier aurait pu être, au besoin, un grand philosophe, un savant illustre, tandis que Schubert n'a été, ne pouvait être que musicien ; il a chanté, non parce qu'il voulait chanter, mais parce qu'il ne pouvait s'en abstenir. Ses *lieder* composés sur des paroles allemandes, que la traduction dé-

nature et ridiculise presque toujours, n'auraient guère dépassé l'Allemagne sans M. Liszt, qui, en transportant sur le piano, par un travail prodigieusement ingénieux, le chant avec l'accompagnement, a donné à tous les pays la connaissance et la jouissance de ces *lieder* ; ceux qu'il a d'abord publiés, *le Roi des Aulnes*, *l'Ave Maria*, *le Wanderer*, *la Jeune religieuse*, etc., sont d'une exécution difficile ; M. Liszt a bien voulu, dans ses dernières transcriptions de Schubert, *les Chants du Meunier*, lever ce dernier obstacle, et les mettre à la portée de toutes les mains et de toutes les patiences.

M<sup>me</sup> E. R.

## Économie Domestique.

### SALADES.

Quand on sert une salade, elle doit avoir un aspect agréable ; on la couvre de : capucines, céleri, anchois, cornichons, betteraves, olives, œufs durs dont les jaunes et les blancs sont hachés séparément, et servent, ainsi que le cerfeuil, l'estragon et le cresson alénois, hachés ensemble, à orner le dessus de la salade. Pour un saladier ordinaire, il faut trois cuillerées d'huile et une de vinaigre. On ne doit pas emplir le saladier, afin de pouvoir retourner facilement la salade. Celle faite à *la Chaptal*, quand on a mis : sel, poivre, huile, se retourne à moitié, puis on y met le vinaigre, et l'on achève de la retourner.

*La romaine* se garnit de : cerfeuil, estragon, cresson alénois, blancs de ciboules, dans leur longueur, et fendus pour former la plume ; capucines, et filets d'anchois : on met moins de sel quand il y a des anchois, et moins de vinaigre quand il y a des cornichons.

*La laitue, la scarole, la chicorée*, se

garnissent comme la romaine ; on y ajoute des œufs durs et des olives.

*La mâche* s'accompagne de céleri, betteraves, cuites sous la cendre, œufs durs et blancs de ciboules ; elle exige, dans les proportions, moins d'huile que de vinaigre.

*Salade d'œufs*. Ce sont des œufs durs que l'on coupe par quartiers, et que l'on prépare comme toute autre salade. On y ajoute, si l'on veut, de la laitue, des filets d'anchois ou des cornichons.

*Salade de volaille*. Coupez par quartiers une volaille froide, mettez-la dans un compotier, entourez-la de cœurs de laitues coupés en quatre, et de filets d'anchois, ou de cornichons coupés en longs filets.

*Salade de gourmets*. Prenez un ou deux foies de poulet ou de canard, rôtis, pilez-les dans un mortier, mêlez-les à l'assaisonnement d'une salade ordinaire, et augmentez les doses d'huile, de vinaigre, de sel, de poivre, et vous aurez un mets délicieux.



CROQUETTES DE VIANDE.

Faites fondre un gros morceau de beurre, liez-le avec deux cuillerées de farine, mais sans le laisser rouscir; ajoutez persil haché, sel, poivre, noix de muscade râpée, un peu de crème, et deux cuillerées de bouillon ou de consommé; laissez bouillir jusqu'à ce que la sauce soit épaisse. Pendant ce temps, prenez du veau rôti, froid, coupez-le ou hachez-le, ainsi que la graisse, en morceaux très-menus, et mêlez le tout à la sauce.

Laissez refroidir. Faites, de la viande qui a absorbé la sauce, de petites boulettes que vous roulez dans de la mie de pain très-fine; trempez-les dans de l'œuf, jaune et blanc, repandez-les, faites-les frire, et servez-les garnies de persil frit.

On pourrait faire aussi des croquettes plus délicates de riz et de cervelles de veau, ou de poisson préalablement cuit à l'eau. Pour les jours maigres, on remplacerait le bouillon par de la crème.

SOUFFLÉS.

Prenez une casserole de cuivre, versez dedans deux verres d'eau, la moitié d'un zeste de citron, faites bouillir un quart d'heure; quand cette eau bout, mettez-y gros comme une noix de beurre frais, autant de sucre, une pincée de sel blanc et une poignée de farine; remuez très-vite avec une cuiller de bois et laissez sur le feu jusqu'à ce que la pâte ne colle plus aux doigts. Retirez alors la casserole de dessus le feu, et remuez toujours ce qu'elle contient, en y cassant, l'un après l'autre, quatre œufs frais, blanc et jaune; lorsque la pâte est ainsi bien remuée, vous la laissez reposer huit à dix heures.

Pour faire frire les soufflés, vous mettez dans une poêle de fer, du saindoux ou du beurre fondu; tandis qu'il chauffe, vous jetez dans votre pâte une cuiller à bouche de fleur d'oranger; lorsque la friture est suffisamment chaude, avec une cuiller de bois, vous prenez un peu de votre pâte que vous laissez tomber dans la friture; on ne doit pas faire les soufflés trop gros, ni en faire trop à la fois; surtout, il ne faut pas que la friture soit trop chaude, et les soufflés doivent y baigner entièrement pour qu'ils puissent se retourner seuls. Servez-les chauds, saupoudrés de sucre.

MASSEPAINS AUX AMANDES.

Prenez 250 grammes (une demi-livre) d'amandes émondées, coupez-les en petits filets; puis 500 grammes (une livre) de sucre en poudre. Cassez cinq œufs au-dessus d'un saladier, laissez-y tomber les cinq blancs d'œufs (les jaunes sont inutilisés); ajoutez-y votre sucre, et une demi-cuillerée de fleurs d'oranger; battez le tout pendant une heure jusqu'à ce que les œufs soient en neige, et lorsqu'elle est bien ferme, ajoutez-y vos amandes, puis battez encore un peu pour les mêler à la neige.

Ayez une feuille de tôle, mettez dessus du papier blanc; avec une cuiller à café, prenez un peu de votre neige, avec une autre cuiller faites tomber la neige sur le papier.

Il faut dresser les massepains dès qu'ils sont battus, car la neige s'affaisserait, et, dès qu'ils sont dressés, il faut les mettre au four, trois quarts d'heure avant que le pain n'en soit tiré. Laissez les massepains cuire vingt minutes. Lorsqu'on les retire ils doivent être jaunes.

CROQUETS BELGES.

Un soir, prenez 250 grammes (une demi-livre) de farine, 312 grammes (dix

onces) de sucre en poudre, 250 grammes (une demi-livre) d'amandes émondées, une



demi-cuillerée d'eau de fleurs d'oranger, une pincée de sel blanc; mélangez le tout, puis saupoudrez de farine une table, étalez la pâte dessus, avec un rouleau, de manière à ce qu'elle ait 8 ou 10 centimètres de largeur, sur 6 ou 7 d'épaisseur, saupoudrez-la de farine dessus et sur les côtés, et mettez-la dans un endroit frais.

Le lendemain, beurrez une feuille de tôle, coupez la pâte en deux, dans sa lon-

gueur, puis, dans la largeur de chacun de ces morceaux, coupez des tranches d'un centimètre d'épaisseur que vous posez sur la tôle en les espaçant de manière que chaque croquet puisse s'étaler à son aise. Trois quarts d'heure avant que le pain soit tiré du four, mettez-y ces croquets, et laissez-les cuire durant vingt minutes; ils se conservent plusieurs mois.

#### CROUTONS AUX CERISES.

Taillez des tranches de pain, minces, coupez-les en triangles, mettez du beurre dans une casserole, faites-y jaunir vos croûtons, retirez-les avec une écumoire; faites chauffer de la confiture de cerises, puis

placez une ou deux cerises sur vos croûtons. Servez chaud.

On fait aussi des croûtons à la mar nade d'abricots.

#### CRÈME DE CATAY.

##### Hygiène.

Cette composition blanchit la peau et en facilite les fonctions, on la doit à M. Jean-Marie Farina.

Faites fondre, au bain-marie, 1 gramme (18 grains) de térébenthine de la Mecque; 62 grammes (deux onces) d'huile d'amandes douces; 4 grammes (1 gros) de blanc

de baleine; 15 grammes (une demi-once) de fleur de zinc; 31 grammes (une once) de cire blanche; 94 grammes (trois onces) d'eau de rose; remuez sans cesse pour opérer le mélange. Aromatisez avec l'essence qu'il vous plaira.

### CORRESPONDANCE.

Ne viens pas à Paris en ce moment, ma chère; Paris fait sa toilette afin d'être bien beau cet hiver. Les Parisiens en profitent pour aller visiter leurs amis de province; on ne rencontre que des gens qui partent, et tant de gens sont déjà partis, que bientôt on ne rencontrera personne; aussi Paris n'est plus la ville des femmes élégantes et des beaux équipages... C'est une ville de charrettes, de peintres... en décors et de maçons. Au moins ceux-ci travaillent au grand jour... il n'en est pas de même des couturières et des modistes: les confections se font en cachette, les nœuds des chapeaux sont des mystères

qui ne se découvriront qu'au commencement d'octobre... Jusque-là, les imaginations industrielles fermentent; c'est à qui aura une idée nouvelle... mais, une idée nouvelle en fait de mode, cela ne prouve rien; il faudra que cette mode soit adoptée par quelques femmes bien posées dans le monde pour qu'elle ait force de loi; nous sommes donc condamnées à attendre... et toi aussi, par contre-coup; mais Florence nous donne aujourd'hui une matinée de travail, ces demoiselles parleront de leurs projets de toilette, j'en ferai mon profit... A propos! en causant avec toi, j'allais oublier l'heure! Comme ouvrage, j'emporte



la planche X. Au revoir ! Je te raconterai, ce soir, ce qui se sera dit dans notre matinée.

Me voici de retour, ma chère, et tout à toi.

Notre amie avait préparé une grande table sur laquelle étaient épars des tricots, des brassières, des béguins pour layette. Je me trouvai la première au rendez-vous ; mais ces demoiselles arrivèrent bientôt, et après les premiers compliments, quand nous nous fûmes assises, que chacune eut choisi son travail, je déployai la planche de notre Journal.

« Vous permettez, mesdemoiselles ? leur dit Florence ; c'est un devoir pour moi d'aider à cette pauvre Jeanne.

— Certainement, reprit Berthilde, et entre amies, les devoirs deviennent des plaisirs...

— Ainsi soit-il !... dis-je d'un air de contrition. Je commence.

Le n° 1 est un dessin pour volant de mousseline. Il se brode au métier, le pointillé, ce sont des nœuds ; le feston se fait en point de rose. Si l'on n'a pas de métier, ce dessin peut se broder au plumetis, on imitera chaque pointillé par trois petits points passés l'un sur l'autre.

Le n° 2 est le quart d'un riche dessin de mouchoir qui s'exécute au métier, au point d'arme. On peut ne broder que l'encadrement ; on peut, à la corne, ne broder que les trois fleurs du bas. Si l'on veut exécuter ce dessin au plumetis, on brodera les feuilles, en application de batiste, sous le pointillé ; l'intérieur de chaque fleur, celui de deux des ornements de la corne, celui de l'espèce de corbeille qui forme le milieu, et celui des deux écussons qui se voient de chaque côté se couvrent de différents jours ; les ronds de l'encadrement sont des œillets. Ce mouchoir se garnit de dentelle. Je souhaite : *Patience et longueur de temps* à celle qui voudra l'entreprendre.

— Elle en aura besoin, dit Berthilde ; c'est un travail qui coûterait au moins

150 francs. A Paris, le temps va trop vite pour que nous puissions entreprendre de ces ouvrages de religieuse, mais en province, il se traîne...

Le n° 3, *Anne* se brode en coton blanc, ou de couleur, au coin d'un mouchoir à vignettes.

Le n° 4, *Pénélope* se brode de même.

Le n° 5 est un écusson contenant les lettres *L D* ; le tout se brode à l'anglaise.

Le n° 6 est un dessin qui date de 1588, il représente *Bacchus*, qui lui-même représente *l'Automne* ; ce dessin sert pour coussin de divan, pour couvrir le dos d'un fauteuil ; il s'exécute en reprise, sur filet carré. Je t'envoierai le bonhomme *l'Hiver* ; tu as déjà reçu *le Printemps* et *l'Été*.

Ces dessins peuvent servir pour pelotes. On pourrait les placer tous quatre au milieu d'un de ces manteaux de lit formés de ces petits carrés que je t'ai envoyés déjà.

Le n° 7 est un dessin de tapisserie qui représente un cerf. Si tu le brodes en soie, sur canevas de soie, il pourra servir pour porte-cigare, porte-carte de visites, ou Souvenir. Si tu le brodes en laine sur canevas de coton, il pourra servir pour blaqué à tabac, pour tapis de lampe ou pour pelote... il nous faut penser aux cadeaux que nous avons à donner en étrennes.

— Autant qu'il m'en souvient, dit Florence en s'interrompant, le Journal nous a donné un *lièvre*, un *chat* et un *chien* ; on pourrait placer ces petits animaux en les *contrariant*. Sur une 1<sup>re</sup> ligne, je suppose : le lièvre et le chat, ainsi de suite ; sur une 2<sup>e</sup> ligne, le cerf et le chien, ainsi de suite ; sur une 3<sup>e</sup> ligne le lièvre et le chat, ainsi de suite ; cela ferait un semé original pour chaise, fauteuil ou tapis de pied.

— Ce que tu dis est parfait comme toujours. Le n° 8 ce sont les signes qui représentent les couleurs employées dans ce dessin.

Le n° 9 est la huitième partie d'une pe-



lote ayant l'apparence d'une orange. Voici comment elle s'exécute. On prend de la percale, croisée ou unie, du jaune le plus rapproché de l'orange, on en taille 8 morceaux semblables à ce n° 9 (en y ajoutant les remplis), on coud solidement, l'un à côté de l'autre, chacun de ces n° 9, excepté les deux derniers entre lesquels on laisse une ouverture, dans leur plus grande largeur, pour y introduire le son ; on les retourne en les faisant sortir par cette ouverture. Lorsque la pelote est bien pleine, on prend un fil de fer, à l'un de ses bouts, on forme un petit cercle, l'autre bout, on l'introduit par l'ouverture, et on le fait ressortir par l'un des côtés où se réunissent huit des pointes de la pelote (ce sera la queue de l'orange), et l'on fait un surjet pour fermer l'ouverture. On a une aiguille enfilée de fil jaune, on passe ce fil sur chaque couture, il forme 8 rangs sur et sous la pelote, là on les arrête solidement l'un à l'autre. On enfle une aiguillée de laine vert pâle, et l'on commence à couvrir la pelote en partant de gauche à droite, du côté opposé à la queue ; alors on passe sa laine sous un des 8 fils réunis, puis sur ce fil en la sortant en dessous ; ainsi de suite. Lorsque l'on a couvert de laine verte un espace que couvrirait une petite lentille, on pique son aiguille pour la faire ressortir un peu plus loin, puis on coupe la laine verte. On enfle la laine orange, on pique l'aiguille pour la faire ressortir où finit la laine verte, et l'on continue de passer son aiguille sous chaque fil d'abord, puis à le couvrir de laine en faisant ressortir l'aiguille par-dessous. Lorsque la pelote est entièrement recouverte, on prend de la laine vert foncé, on la tourne autour du fil de fer qui aura ainsi l'apparence de la queue de l'orange, et servira à prendre la pelote pour la changer de place.

Le n° 10 représente cette orange à moitié couverte, et sans la queue ; on peut ne pas la mettre.

Le n° 11 est une robe de baptême, en mousseline, doublée de taffetas rose ou bleu... selon la circonstance, et ornée de grappes de petits rubans ; cette robe s'ouvre derrière, on peut y ajouter des manches longues. On peut même acheter une belle mousseline brodée à la pièce, et en faire ce tablier, et ce corsage ; pour cacher où tablier et corsage s'ajoutent à la robe de mousseline, on y coudrait une ruche de ruban rose ou bleu. Lorsque l'enfant n'aurait plus besoin des soins de sa nourrice on pourrait faire tout autre chose avec cette robe de baptême.

— Jeanne est toujours d'une économie et d'une prévoyance admirables... dit Florence, en cessant d'écrire.

— C'est bon ! flatteuse.... mais je ne t'en sais pas gré, de ton compliment... ce n'est qu'un prétexte pour te reposer la main.

— Ingrate ! injuste !... je ne dirai plus rien.

— Je reprends donc. Le n° 12 représente une manche de dessous ornée de deux entre-deux et de deux bandes légèrement froncées, bien que le dessinateur ne l'ait point indiqué, et cousues au bas du second entre-deux.

Le n° 13 est un bonnet de dame, pour soirée. Il se compose : du devant d'une carcasse de bonnet, en tulle noir, comme pour monter une coiffure ; sur cette carcasse tu couds, peu froncée, un mètre et demi de dentelle qui se rejoint, et, de chaque côté des oreilles se fronce davantage ; tu as du ruban de taffetas, tu en fais ces brides et ces nœuds ; tu as du ruban de gaze, tu en couvres l'espace vide entre les deux rangs de dentelle, et tu en formes de longues boucles qui retombent de chaque côté, puis derrière, et recouvrent ainsi les cheveux qu'ils laissent apercevoir.

Le n° 14 est un bonnet un peu moins habillé. Il se compose d'une carcasse entière de tulle noir, de trois rangs de dentelle, et d'un fond, le tout cousu froncé



sur la carcasse. De chaque côté, on place des nœuds de large ruban de taffetas, ou des grappes de ruban de gaze très-étroit; les brides se posent de manière à retomber sur les épaules.

— Voulez-vous me permettre une observation, me dit Marie, c'est que la dentelle-guipure sied mieux que la plus riche dentelle. Ainsi, ce bonnet serait charmant avec un rang de guipure noire près de la figure, un rang de guipure blanche, puis un rang de guipure noire et le fond blanc. Pour ornement, des rubans violets.... le violet est à la mode.

— Votre observation est juste, ma chère; j'ajouterai que ces rangs de dentelle doivent être d'égale hauteur... ce que le dessinateur n'a pas indiqué. Je continue...

Le n° 15 est un gilet qui se fait en taffetas, ou en mousseline doublée de taffetas, se garnit de deux petites dentelles froncées qui se cousent par la tête, puis froncées ensemble, à partir du premier bouton du haut du gilet.

Le n° 16 est un pardessus pour tout petit enfant.

Ici finit la planche de la petite édition. Pour la grande, j'aurai de moins longues explications à faire... Ceci soit dit afin d'obtenir de vous, mesdemoiselles : Patience et résignation.

Le n° 17 est un col Mazarin qui se brode au plumetis. Les ronds, ce sont des jours, ou des roues dont les rayons sont réunis au milieu par un point de perle.

Le n° 18 est un écusson qui contient *J A* et se brode au plumetis.

Le n° 19 est un autre écusson, contenant les lettres *L B*, qui se brode au point d'arme; mais on peut le broder au plumetis en laissant vide tout ce qui n'est pas pointillé. Les œillets se font à l'anglaise; les ronds, ce sont des roues semblables à celles du col précédent.

Le n° 20 est un autre écusson contenant les lettres *J D B* enlacés. Cet écus-

son se brode aussi au point d'arme, mais il peut se broder au plumetis en laissant vide tout ce qui est pointillé.

Le n° 21 est un entre-deux qui se brode en point de rose et au plumetis.

Le n° 22 est le dessin que tu m'as demandé pour piquer le bas d'un jupon de soie noire, ouaté. Au-dessus de l'ourlet, tu feras deux rangs de piqures, l'une marquera l'ourlet haut de 3 centimètres, puis un autre rang à 3 centimètres au-dessus du premier, et 2 centimètres au-dessus, tu piqueras ce dessin après l'avoir calqué avec du papier végétal que tu appuieras faiblement.

Le n° 23, *M V* enlacés, et le n° 24, *E P* se brodent au plumetis.

— Si je plaçais de semblables lettres au coin d'un mouchoir d'homme, dit Louise, je ferais les pois en coton rouge et je ferais, aussi en coton rouge, un point de cordonnet autour de l'extérieur des quatre gros pois, derrière les lignes qui forment ces lettres. Ce mélange de rouge et de blanc corrigerait ce que la broderie a de trop féminin.

— Bien dit! Je continue. Le n° 25, *E V* enlacés, se brode au plumetis.

Le n° 26, *P D*, encore au plumetis. Et si c'était pour mouchoir d'homme, je suivrais l'idée de Louise, les baguettes du milieu de ces lettres seraient en coton rouge, et, ces lettres brodées, je couvrirais d'un coton rouge les petits traits qui se trouveraient être vides au milieu de la broderie.

Le n° 27, au revers de la planche, est un col de petit garçon; il se brode à l'anglaise; on coud, autour de l'encolure, une ganse de coton, ronde, qui dépasse, se termine par deux glands et sert à nouer ce col autour du cou. On le porte sur des blouses, sur des vestes.

Les n° 28, 29, 30, 31, *Amélie*, *Helène*, *Catherine*, *Noémie*, se brodent au plumetis.

Le n° 32, *L A* et *V G*, enlacés, m'ont été demandés pour la blaque de la planche VI.



Le n° 34, *A C D*, au plumetis.

Le n° 35 est un dessin pour volant, il se brode au passé, au point de cordonnet et se festonne.

Le n° 36 est le quart d'un mouchoir, il se brode au passé et se festonne au point de rose.

Le n° 37 est un écusson contenant les lettres *P S*.

« Pardon, ma chère Jeanne, me dit Marie, tu nous donnes une seconde édition de ce dessin.

— Oui, mais celle-ci est revue, corrigée et considérablement augmentée. Le dessinateur avait oublié des palmes, et comme notre amie me demandait ses initiales pour cet écusson, j'ai cru devoir le lui offrir... complet, parfait.

— Je retire mon observation.

Le n° 38, *E P*, se brode au plumetis pour un mouchoir de petite fille.

Le n° 39 est un capuchon à revers qui s'adapte sur un manteau Talma, et te fera attendre une confection nouvelle.... s'il y en a.

Les n°s 40, 41, 42, *E G* enlacés — *Zélie* — *Nelly*, pour petites filles, se brodent au plumetis.

A présent, mesdemoiselles, je vous remercie avec mon cœur (comme on dit en anglais), car vous m'avez aidée de vos conseils et soutenue de votre présence... En un mot... vous avez été bien aimables... Si nous causions un peu pour nous distraire.

— Oui, reprit Louise, quittant la brassière qu'elle tricotoit, que nous direz-vous de nouveau ?

— Quelque chose de curieux, répondit Berthilde ; c'est *Esther* représentée à Alger, pour la distribution des prix, dans une pension de jeunes juives. Figurez-vous ces riches costumes portés par de vraies filles d'Israël, les beaux vers de Racine entendus et compris par ces familles indigènes. Au lever du rideau, une élève s'est avancée, et a dit avec grâce :

« Mesdames, en représentant devant vous une pièce française, nous avons voulu vous montrer combien nous aimons la France, et combien nous avons à cœur de nous initier au génie de votre belle langue. En choisissant la tragédie d'*Esther*, nous avons voulu rester fidèles à la religion, aux lois, aux traditions de nos pères et au souvenir d'une de nos plus grandes fêtes ; nous avons voulu enfin, rendre hommage au poète illustre qui a élevé un monument impérissable à la gloire de notre patrie. Nous savons combien cette tentative est audacieuse, mais nous avons compté sur votre indulgence. »

Les Israélites ont été si touchés de l'éclat de cette solennité, que le lendemain de la représentation ils ont fermé leurs boutiques, continuant ainsi la fête commencée la veille.

— Et c'est aux Français, c'est à la conquête, ajouta Florence que ces juifs doivent le bonheur dont ils jouissent maintenant en Algérie !

— Moi, reprit Marie, j'ai entendu raconter quelque chose d'autrement curieux d'une institution de Paris. Pour apprendre à ses élèves la manière de se présenter devant leurs parents, la maîtresse de pension habillait un mannequin de différents costumes : était-il vêtu comme un père, l'élève accourait, lui passait le bras droit autour du cou, et l'embrassait sur la joue gauche ; était-il en oncle, l'élève entraînait d'un pas ordinaire, le saluait, et lui présentait son front ; était-il en écolier (en frère), elle lui tendait la main ; était-il en militaire (en cousin), elle lui faisait une révérence, les yeux baissés...

— Pauvres jeunes filles ! dit tristement Florence, comme elles devaient être gauches et froides lorsqu'elles arrivaient dans leur famille ! Ah ! mesdemoiselles, heureuses celles qui ne quittent pas le foyer domestique ! elles n'ont pas besoin d'apprendre comment on embrasse un père.

— C'est une science que je sais par



cœur, s'écria Marie. Lorsque nous sommes seuls, au lieu du bras droit, je jette mes deux bras au cou de mon père ou de ma mère, et je les embrasse sur les deux joues; mais, devant des étrangers, je me contente de prendre la main de mon père ou de ma mère et de la baiser tendrement. Quant à mes autres parents, je les embrasse, non pas selon le degré de parenté, mais selon le degré d'affection qu'il y a entre nous, et surtout selon les convenances. Maman là-dessus m'a donné un très-bon conseil. « Quand, dans le monde, m'a-t-elle dit, tu revois une jeune amie, une jeune parente, ne vous embrassez pas; je te préviens que les jeunes gens et les femmes coquettes vous accuseraient de vouloir ainsi vous faire remarquer.

— C'est parfaitement vrai, reprit Florence; ces baisers de pensionnaires ne sont tolérables qu'entre petites filles qui n'ont pas encore fait leur première communion.

— Mon Dieu! qu'il nous faut savoir de choses! dis-je à mon tour; surtout, lorsque nos mères nous chargent d'être leur secrétaire; car, lorsqu'une lettre est écrite, on n'est pas pour cela hors de peine, l'antique formule, « avec lesquels j'ai l'honneur d'être, » n'est plus en usage depuis longtemps, puisque madame de Sévigné s'en moquait; on l'a remplacée par un certain nombre de phrases, la plupart insignifiantes, et souvent il arrive que, même en les connaissant toutes, on se trouve assez embarrassée pour les appliquer.

Voyons, mademoiselle Berthilde, si vous écririez à un roi, à une reine, comment commenceriez-vous, et comment finiriez-vous?

Je mettrais en tête : « A Sa Majesté le roi ou la reine de... » (Je laisse le pays en blanc), puis en vedette : « Sire, » ou « Madame. » Dans le cours de ma supplique je me servais des mots : « Votre Majesté, » et je finirais ainsi :

Je suis avec le plus profond respect,

Sire (ou Madame), de Votre Majesté, la très-humble et très-obéissante servante et sujette.

— Très-bien! dis-je; et à un prince royal, à une princesse?

— Je mettrais en tête : « A Son Altesse Royale monseigneur le duc de... » ou « A Son Altesse Royale madame la duchesse de... » Puis en vedette : « Monseigneur, » ou « Madame, » je me servais des mots : « Votre Altesse, » et je finirais ainsi : « J'ai l'honneur d'être, avec le plus profond respect, » Monseigneur, » ou « Madame, de Votre Altesse Royale, la très-humble et très-obéissante servante. »

— Je vous remercie. A toi, Florence! Si tu écrivais à un ministre, à un homme haut placé?

— Je mettrais en tête : « A monsieur le Ministre (de la guerre, je suppose), puis en vedette : « Monsieur le Maréchal » (en supposant que ce soit son titre), et je finirais ainsi : « Daignez recevoir, monsieur le Ministre, l'expression de la haute considération de votre très-humble servante. »

— A une dame qui te serait supérieure par son âge ou par sa position sociale?

— Je mettrais en vedette : « Madame, » et je finirais ainsi : « Daignez agréer, madame (ici j'ajouterais son titre, si elle en avait un), l'assurance des sentiments respectueux de votre très-humble servante. »

— A votre tour, Louise. Si, étant mariée, vous écriviez à une dame, votre égale, mais avec laquelle vous n'êtes point liée?

— Je mettrais en vedette : « Madame, » et je finirais ainsi : « Veuillez, madame, agréer les civilités empressées de votre toute dévouée, » ou bien : « Croyez, madame, aux sentiments distingués de votre bien dévouée. »

A une dame, mon égale, qui me serait inconnue, je finirais par : « Veuillez agréer, mes civilités empressées. »

A une dame âgée qui me serait inconnue : « Daignez recevoir, madame, l'expres-



sion des sentiments respectueux de votre très-humble servante. »

— Merci, ma chère; je ne veux pas abuser de votre complaisance; je vais me faire des questions, et vous me direz si j'y ai bien répondu.

Jeanne, me dis-je, si tu écrivais à ton père ou à ta mère? Je ne ferais pas de différence, je mettrais en vedette, selon l'âge que j'aurais : « Petite maman; » — « Maman bien aimée; » — « Bonne mère, » et je finirais ainsi : « Ta fille soumise t'embrasse de tout son cœur; » — « Recevez, je vous prie, l'expression de ma respectueuse tendresse; » — « Croyez aux sentiments les plus tendres et les plus respectueux de votre fille dévouée. »

A une personne qui m'ait rendu des services? Je finirais ainsi : « Recevez, monsieur ou madame, l'expression sincère de la reconnaissance de votre très-obligée, » ou « Recevez l'assurance de ma haute estime, et des sentiments d'attachement et de reconnaissance que je vous ai voués pour la vie. »

A un ecclésiastique, j'écrirais : « Daignez recevoir, monsieur le Curé (si c'est son titre), l'expression du profond respect de votre très-humble servante. »

A une personne avec laquelle j'aurais des relations de bienfaisance : « Veuillez, madame, agréer ma vive sympathie, » ou « Veuillez agréer, madame, ma respectueuse amitié. »

A une personne en rapport d'affaires avec notre maison : « Recevez, monsieur, l'assurance de mes sentiments très-distingués. »

A un ami de ma famille, à un parent : « Croyez, je vous prie, monsieur, à tous mes sentiments affectueux, » ou « Veuillez agréer, monsieur, mes civilités respectueuses et affectionnées. »

— Mon Dieu! Jeanne, dit Marie, retenant un bâillement, tout cela est fort utile... mais peu amusant. Et encore vous n'avez pas tout prévu. Si l'on écrit à une

amie, on finira ainsi : « Croyez aux sentiments affectueux de votre toute dévouée, » ou « Recevez l'assurance du dévouement de votre sincère amie, » ou « Croyez à l'amitié de celle qui se dit tout à vous. »

Puis pour les billets du matin, « Mille amitiés, » — « Mes compliments affectueux, » — « Croyez à toutes mes sympathies, » — « Tout à vous, » et une foule de choses aimables et gracieuses qui coulent de votre cœur à votre plume et ne peuvent se rencontrer ici de sang-froid.

Vous parlez parfaitement, mademoiselle, reprit Florence, je vois que vous cachez votre raison, afin de ne pas nous humilier, mais vous conviendrez qu'il est bon d'avoir ces formules toutes prêtes, afin de n'être pas obligée de les chercher au moment. Une lettre est une chose grave, elle est souvent reçue par des personnes que nous ne verrons peut-être jamais, et qui, d'après elle, se formeront une idée de notre esprit, de notre éducation et de notre caractère.

Vous savez que, quand nous nous écrivons entre nous, nous n'avons pas besoin de mettre en vedette : « Chère madame, » — « Chère mademoiselle, » — « Ma bonne amie, » nous pouvons placer ces mots à la première et même à la seconde ligne.

Vous savez aussi que l'on écrit à la troisième personne pour les invitations générales : « Monsieur et madame X prient madame et mademoiselle X, de leur faire l'honneur de venir dîner chez eux tel jour, à telle heure, » ou bien « de venir passer la soirée tel jour. On dansera. »

Il y a des cas où l'on écrit de même des petits billets : « Madame X prie madame X de lui faire l'honneur de la recevoir pour causer de choses qui l'intéressent, » ou bien « Madame X supplie monsieur le Ministre de vouloir bien lui accorder la faveur d'une audience; il s'agit d'une affaire d'intérêt public. » A un avocat, on demande « un rendez-vous dans son cabinet. » On a soin d'ajouter au bas son



adresse; dans tous les cas, à moins que l'on n'écrive à des intimes, je crois que l'adresse, sous la signature, est une chose fort utile, à Paris; enfin l'on emploie encore la troisième personne quand on s'adresse aux fournisseurs de la maison, aux domestiques et aux ouvriers.

— Et nos mères qui croient que leurs filles s'amuse, dis-je en éclatant de rire, comme elles se trompent! Pardonnez-moi, mes chères amies, et prenez une tasse de thé et un sandwich pour digérer cette longue leçon. »

Lorsque les yeux se furent égayés, Marie dit, prenant la gravure de modes : « Celle-ci est encore pour les dames. Qu'en ferions-nous ? »

— Mais, lui répondis-je, de la figurine en robe grise, ôtez les volants et garnissez le bas de la jupe d'un large velours noir au-dessus de l'ourlet, puis deux petits velours, puis un large, puis deux petits; ne mettez autour du corsage qu'un large velours et deux petits; le gilet de mousseline brodée est doublé de rose, doublez-le de blanc. A l'autre figurine, ôtez du manteau la dentelle, remplacez-la par une frange, ne mettez que les deux velours du bas, et celui qui garnit chacun des devants et doit entourer le capuchon; les chapeaux peuvent vous convenir tels qu'ils sont.

— Avez-vous remarqué les étoffes et les couleurs à la mode ? me demanda Louise.

— Oui, pour robes ce sont des valenciennes à grands carreaux écossais marron et gros bleu, des popelines de laine à petits carreaux noir et marron, des mérinos Paturle gros vert ou gros bleu, des petits draps noirs. Les chapeaux sont formés de satin et de velours mêlés de façon qu'on ne sait si le chapeau est en satin ou en velours; des boucles et des bouts de velours se mêlent parmi les fleurs qui garnissent tout le dessous de la passe; pour les rubans, les couleurs à la mode sont : le gros vert, le gros bleu, le violet.

— Si tu avais une soirée dansante

comment te mettrais-tu ? ajouta Florence.

— Mon Dieu, toujours à peu près de même. Trois jupes de tulle terminées du bas par un ourlet haut de 10 centimètres, un corsage ouvert devant, froncé sur les épaules et formant gerbe; le dos froncé au milieu, dans le bas; ce corsage, monté sur une ceinture; un mètre et demi de large ruban blanc replié sur lui-même autour de la taille, noué devant. Des manches courtes et bouffantes montées du bas sur un poignet, ou des manches pagodes demi-longues relevées à la saignée par un nœud de ruban blanc; dans les cheveux une coiffure en fleurs des champs, retombant sur la poitrine.

— Mais si tu te mariais sans luxe dans la chapelle de ton château... J'ai mes raisons pour te faire cette demande.

— Mon Dieu, toujours à peu près de même. Robe de taffetas blanc à trois jupes ou à trois volants festonnés à l'emportepièce, ou robe de damas blanc. Corsage plat, montant, ouvert devant et à pointe; manches pagodes garnies d'un ou deux rangs de dentelle en application d'Angleterre, col en dentelle pareille; sur la tête une coiffure en clématites tombant très-bas derrière les joues, si j'étais brune; en camélias, montés de même, si j'étais blonde. Pour voile, trois mètres de tulle de soie, attachés par le milieu, aux cheveux de derrière, surmontés de la petite branche de fleurs d'oranger.

— Et si tu étais veuve !... J'ai encore mes raisons pour te faire cette demande.

— J'aurais, si j'étais peu fortunée, une robe de taffetas gris, un mantelet pareil et un bonnet habillé orné de dentelle, ou un chapeau orné de fleurs, mes cheveux noirs ou blonds seraient en bandeaux gonflés.

— Mais puisque tu nous permets tant de questions, réponds encore à celle-ci : Que signifie le dernier rébus ?

— Il représente : un mendiant — une jeune fille qui sert le thé, la lettre N, une apostrophe et une haie — des soldats qui



marchent au pas — et enfin une vis de pressoir, ce qui veut dire :

*Pauvreté n'est pas vice.*

— J'ai des inquiétudes dans les jambes, s'écria Marie, repoussant sa chaise. Nous n'avons plus, je crois, de questions à nous faire mutuellement? Mesdemoiselles, je lève la séance... Allons au salon; je suis sûre que nous avons vieilli de dix ans depuis une heure... vieillir... en sagesse et en raison! je m'explique; aussi, nos mères ne vont plus nous reconnaître... » Et la

folle, me prenant à bras le corps, me força de danser une polka jusqu'à la porte du salon où nous nous arrêlâmes... heureusement!... au moment où la porte s'ouvrait pour laisser sortir un visiteur.

Je m'aperçois, ma chère, que ma lettre est bien longue, mais elle est aussi bien pleine... cela fait compensation.

Adieu! la feuille qui jaunit et qui tombe nous annonce l'hiver, mais le soleil brille encore, il m'appelle, et je te quitte pour aller jouir de ses derniers rayons. J. J.

### ÉPHÉMÉRIDES.

27 OCTOBRE 1790. — MORT DE L'ABBÉ DE RANCÉ.

Armand-Jean le Bouthellier de Rancé, naquit à Paris d'une famille ancienne, et il eut pour parrain le cardinal de Richelieu. Destiné aux ordres dès son enfance, il fut, à l'âge de neuf ans, pourvu d'une abbaye, c'est-à-dire qu'il en touchait les revenus, déplorable abus qui faisait servir le bien des pauvres et de l'Église, aux dépenses d'une famille laïque. C'était là ce qu'on appelait avoir une abbaye en commendé. Rancé se distingua de bonne heure par la pénétration de son esprit, des succès précoces et un caractère ferme et ardent. Il reçut la prêtrise à vingt-cinq ans, et, libre de toute contrainte, maître d'une grande fortune, il se livra avec fougue aux plaisirs. La chasse, la table, les assemblées, tout lui plaisait également, et il menait de front l'étude avec la dissipation. Peu à peu, le dégoût du monde lui vint, la grâce divine frappa à la porte de son cœur; il comprit que ces plaisirs, tolérés chez les autres, devenaient pour lui, prêtre, un crime et un motif de scandale, et il résolut de mener une vie plus retirée. La méditation et la prière le menèrent plus avant; il se vit injuste possesseur de sept ou huit bénéfices, dont le revenu avait été dépensé par lui en coûteuses folies, pendant que les pauvres manquaient de pain et que la maison du Seigneur tombait en ruines. Saisi de remords, il se dépouilla

de cette fortune criminelle et ne garda que la maison de la Trappe, dont il était abbé commendataire. La soif de la pénitence l'emporta enfin sur toute autre considération : il résolut de se retirer dans son abbaye, d'y prononcer ses vœux et d'y rétablir l'étroite observance de la règle de saint Bernard. Mille obstacles se présentèrent; mais sa fermeté d'âme les surmonta tous. Il trouva son abbaye presque en ruines, ses moines plongés dans les plus grands désordres, ses supérieurs même opposés à son pieux projet. Il vint à bout de tout par sa douceur et sa persévérance; il fit de l'abbaye de la Trappe, autrefois objet d'horreur et de scandale, l'asile de la pénitence, la *Sparte chrétienne*, comme on l'a justement nommée. Il y établit le silence éternel, le travail des mains, les veilles, les jeûnes, le maigre continuel, et toutes ces austérités qui ont fait la surprise de deux siècles. Le premier il se soumit à ces règles sévères, dont des maladies opiniâtres redoublaient pour lui la rigueur. Adoré de ses frères, chéri des pauvres, que ses religieux nourrissaient du travail de leurs mains, il mourut dans un grand âge, le 27 octobre 1790. Son œuvre a subsisté : les cloîtres superbes, les riches monastères de Cluny, de Saint-Maur ne sont plus; mais la Trappe existe toujours; toujours les fils de saint Bernard continueront à



féconder de leurs sueurs le sol de la France, et l'Algérie même les voit arriver comme des pionniers de la foi et de la civilisation.

L'abbé de Rancé écrivit plusieurs ou-

vrages de piété; il fut l'intime ami de Bossuet et de tous les beaux génies du siècle de Louis XIV.

### MOSAIQUE.

Le couvent de Saint-Jacques, à Paris, où se tinrent les assemblées des *Jacobins*, renfermait dans son enceinte la sépulture de Robert, sixième fils de saint Louis et tige de la maison de Bourbon. Son fils, son petit-fils, son arrière-petit-fils l'y rejoignirent, et leurs restes unis ne formèrent plus qu'un tombeau sur lequel était gravée cette épitaphe : *Ici est la souche des Bourbons; ici est enfermé le premier prince de leur race; ce sépulcre est le berceau des rois.* Destinée singulière! Le couvent de Saint-Jacques, où la maison de Bourbon avait été baptisée dans la personne de son fondateur, et où reposaient ses premières générations, fut le lieu d'où partirent les premiers coups qui la renversèrent du trône de France!

LACORDAIRE.

L'éloge que le Saint-Esprit fait de la femme forte, aussi distinguée par sa qualité que par sa vertu, roule presque tout sur ce qu'elle ne fut jamais oisive. On peut se faire servir, mais on ne sert pas Dieu par autrui. Plus on a de loisir, plus les devoirs de son état, plus les préceptes de la loi obligent, et fût-on le maître de l'univers, on n'a pas le droit de mener une vie inutile.

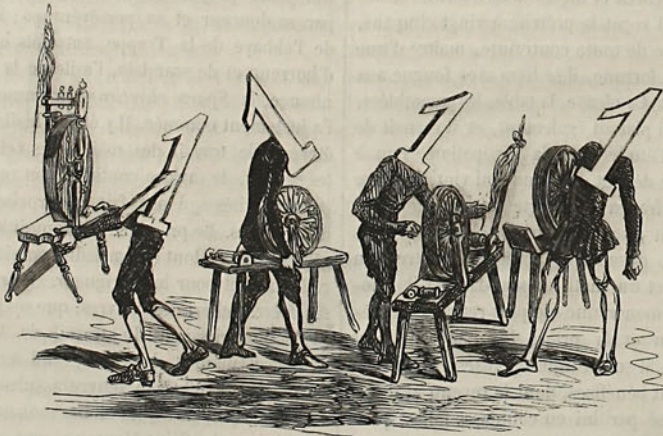
LE P. CROISSET.

C'est surtout dans la spiritualité des idées que consiste la poésie.

DE JOUBERT.

Où il y a des vieillards, parle peu.  
(*Ecclésiastique.*)

### RÉBUS.



Paris.—Imprimerie de M<sup>me</sup> V<sup>e</sup> Dondey-Dupré, rue Saint-Louis, 46.